

Mes Fugues

PHI

Sommaire

Avant-Propos	I
<i>Le Monde</i>	3
<i>La Sibérie</i>	18
<i>Moscou</i>	53
Postface	71
Sommaire	79
Annexe I	
Annexe II	
Annexe III	

Avant-Propos

Parler le bon est un désir noble mais naïf ; le bon ne se livre qu'aux cœurs silencieux, il est intraduisible en actes. Parler le beau est une ambition folle mais divine, même si la plupart de ces tentatives sombrent dans la banalité et l'habitude. Parler le vrai est une prétention sottise et dépravante ; c'est la seule justification des logorrhées, qui remplissent la littérature d'aujourd'hui.

Les deux premiers appels me taraudent depuis mon enfance ; et je n'ai jamais envisagé sérieusement le troisième. C'est pourtant à cet exercice que je vais m'atteler dans cet opuscule, prétentieux et incertain. Dans l'arbre de mes soucis, je vais quitter les cimes, les fleurs et les ombres, pour m'occuper des racines. Malgré les apparences, c'est la partie la plus transparente de l'arbre, ce qui est à l'opposé de mes goûts pour l'obscurité, voire pour les ténèbres. La curiosité, le défi, la confession, le devoir de mémoire – j'énumère ces niaiseries habituelles, je n'y trouve aucun ressort direct et incontestable qui me motiverait.

Ma plume a toujours voulu se donner au regard ; elle se méfiait des yeux. Et c'est aux yeux, que dis-je – aux pieds et aux muscles, bref – à la pâle raison, que je la livre, honteux et confus. Comment l'âme, jusqu'à présent le seul organe de mes épanchements verbaux, comment acceptera-t-elle sa mutation en esprit, en se rognant les ailes et en se penchant, en se focalisant sur les traces du réel ? Mon esprit est sédentaire des horizons, et mon âme est nomade des firmaments. Je vais donc abandonner mon étoile, pour parcourir mon sol, mes murs et mes portes.

Après des milliers des pages que j'ai griffonnées dans mon français capricieux et chancelant, sur des sujets éminemment enivrants mais abstraits, sur un ton poético-philosophique et par des voies obliques, je

vais exhiber maintenant les capacités de ma sobriété et de ma droiture. Y échouer signifiant que, une fois de plus, j'aurais succombé à un lyrisme irresponsable, cette perspective ne me décourage plus ni ne m'intimide. Mais ce n'est pas une chronique, mais une suite de scènes, souvent atemporelles ou intempestives, que je dresserai. Je le répète : ce n'est pas un besoin de nature, mais un exercice de culture. Et comme tous mes écrits précédents, celui-ci n'est sollicité par personne, ne sera lu par personne. Je l'adresse au seul personnage, concerné par mes pérégrinations, – à moi, l'enfant. Paradoxalement, après avoir écrit, jusqu'ici, au nom du valoir culturel, cette fois-ci je devrai me mettre au service du devoir naturel. L'élan viscéral contredit la technique mesurée. Le commencement, le dynamisme, la potentialité, se détournent de la suite, de l'énergie, des finalités.

Le genre confessionnel me flanque un ennui. Si j'écrivais selon les obsessions d'exactitude de St Augustin, de Rousseau, de Tolstoï, j'en rougirais le premier. Et non pas à cause des vilénies à avouer, mais à cause de la fidélité étouffante au réel. Tout ce qui est réel est commun et plat et humiliant. Je décorerai donc mes récits de quelques digressions. Ce seront aussi des fugues, cet élément primordial dans lequel se retrouvent mes pieds, mes pensées, mes états d'âme.

Mon pays natal, la Russie, est aujourd'hui d'une fastidieuse homogénéité. Elle ressemble à cette Russie médiévale, dénaturée par les Mongols et se vautrant dans une abjecte servilité, dans une crasse ignorance, dans une aveugle haine de l'étranger. Elle ressemble aussi, de plus en plus, à la Russie stalinienne, un conformisme de survie ayant succédé à la peur pour la vie. Mais le même besoin de vénérer un chef, sa pensée unique et irremplaçable, sa sagesse salvatrice et protectrice.

Donc, la Russie n'est plus un pays des contrastes, comme elle l'était avant la [Révolution](#) d'Octobre et pendant les premières années après la chute du

tsarisme.

Dans la Russie impériale, il y avait un gouvernement européenisé, une aristocratie civilisée et parasitaire, une intelligentsia enflammée par les idéaux de liberté et prête à en découdre avec le régime anachronique véreux, des artistes d'un talent fou, d'une originalité inouïe, d'une noblesse inimitable. Tous ensemble, ils représentaient une mince couche, au-dessus d'un océan des moujiks, sortis tout droit de la boue 'civilisationnelle' mongole.

Dans la Russie léniniste, quelques têtes brûlées, des révolutionnaires professionnels, de doux rêveurs, voulaient offrir au pays une perspective radieuse, où le laboureur et la cuisinière se mettraient au gouvernail étatique, où les forts seraient solidaires des faibles, où l'économie serait mise au service d'une justice libre et fraternelle, où l'État servirait une idée ardente et non pas un froid marché. Le pays fut arriéré économiquement, ruiné par la guerre, écrasé par l'injustice, et il devait devenir le phare de toute l'humanité devenue généreuse, comme le fut la France de la Bastille et de la Commune de Paris. Le résultat : un pays coupé en deux, par deux clans d'égale férocité ; une lutte sauvage, dans laquelle triomphèrent les pires. L'aristocratie, la paysannerie, le clergé exterminés, le pays fut livré à une bande d'incapables et d'assassins. L'effet sur la civilisation sera comparable au désastre causé par l'humiliation mongole, sept siècles plus tôt.

Je parle de cette homogénéité, car dans mon enfance sibérienne, juste après la Guerre, je m'apercevais encore de deux sortes de Russes – une majorité de falots, abruti par la misère, et une minorité de survivants, dignes dans leur mémoire d'un autre univers, moins violent et plus harmonieux.

Et c'est à Aix-en-Provence, dans les années 70-80, que je trouvai une confirmation de cette dichotomie tribale. Les Russes, que j'y ai rencontrés,

avaient les visages de cette minorité mourante, qui illuminait mon bain natal, au milieu des ténèbres inexpressives des visages sauvages et brutaux. Une terrible mutation de ces visages est l'un des chocs les plus bouleversants que je vécut, en découvrant la Russie d'antan.

N., rescapé de la guerre civile, quitta la Russie, à bord d'un sous-marin. Une flottille de cent cinquante bateaux partit de Crimée, pour échouer à Bizerte. N. rédigea cinq immenses volumes de souvenirs de cette tragédie ; je fus peut-être le seul lecteur de cet ouvrage titanesque, puisque, à sa mort, sa femme française jeta à la poubelle toutes les paperasses du singulier défunt.

Le grand-père de Mr N.K. fut commandant de l'escadre russe, mouillée à Villefranche, en signe de l'Entente Cordiale. N.K. fut fervent orthodoxe, tenant fermement aux subtilités de la Procession de l'Esprit-Saint, excluant le Père de cette machination divine.

Trois princes et deux duchesses pourraient compléter ce tableau complaisant. La descendance de D.Ch. et N.O. n'a rien de princier ; elle est dans le commerce et dans la pêche artisanale.

J'arrive maintenant au prince S.V.. Son cas explique l'apparition, sur cette page, de cette lignée de Russes disparus à jamais. S.V. fut marié à la duchesse de L. (une seule famille en Russie portait ce titre exotique, le duc de Beauharnais en fut l'ancêtre). La mère de celle-ci, après la Révolution, accueillit, en Allemagne, une folle Polonaise se faisant passer pour la Grande-Duchesse Anastasia, rescapée miraculeusement du massacre de la famille impériale dans l'Oural. Je croisai cette grande dame, lorsqu'elle avait quatre-vingts-quinze ans.

Dans l'entrée de son appartement modeste, à Aix-en-Provence, Prince S.V. affichait son arbre généalogique. Je n'ai jamais vu d'aussi bien garni – trente-sept générations ! Tout en haut figurait le nom de Rurik, le premier Grand-Prince du premier État russe de [Novgorod](#), le IX-e siècle. Tiens, si je voulais présenter mon arbre à moi, je partirais aussi de cette bonne

ville de [Novgorod](#). Cette volonté de retrouvailles avec cette Russie naufragée doit donc beaucoup à ce brave S.V., devenu prêtre orthodoxe. D'autres points curieux de sa biographie : son grand-père fut Intendant des Théâtres Impériaux, et son arrière-arrière-grand-père se battit en duel avec Tourgueniev.

Hélas, au-delà de mon arrière-grand-père Nicéphore s'ouvre le néant. Et ce Nicéphore (*porteur de victoires*, en grec !) n'était même ni un boyard ni un hussard ni un nihiliste – il était un paysan bouseux, porté sur la vodka, l'aventure, la fainéantise et la rapine. À peu près à la même époque, où Flaubert écrivait sa première lettre à Louise Colet et M.Bakounine rejoignait R.Wagner sur une barricade, ma fripouille d'ancêtre, pour échapper au voyage forcé en Sibérie patibulaire, se décida à s'y rendre de bonne grâce. Dégoûté par la charrue, il devint orpailleur. Mais j'anticipe trop. Je m'arrête ici, pour reprendre ce récit plus tard.

Sur mes péripéties russes, j'écris en France. Il me faut jeter quelques passerelles entre les deux pays, pour qu'un lecteur improbable, putatif, imaginaire voie les deux extrémités, sans perdre le contact avec la plus familière des deux.

Le monde

D'habitude, on prononce avec beaucoup de gravité ce mot – l'Histoire. J'en suis très sceptique : cette Histoire ne nous apprend rien d'utile, de didactique, d'exemplaire. Son seul chapitre intéressant est dédié aux Mythes. Sans les mythes, aucune mémoire ne mérite notre respect ou notre curiosité. Dommage, que, aujourd'hui, les historiens fouillent les archives cadastrales avec beaucoup plus de verve que les chroniques astrales.

Donc, la pénétration de l'Histoire, dans ces pages, suit un intérêt bassement pratique, sans aucune pédanterie. Il me faut apporter un semblant de densité événementielle aux trois générations connues qui précéderent à ma naissance.

Donc, à Vercingétorix et à Clovis, il me faudra ressortir Rurik et Valdimir le Soleil Rouge, pour que les deux labyrinthes se touchent et orientent le regard dans une même direction.

Le gai laboureur déchu, le brigand converti en chercheur d'or, mon arrière-grand-père Nicéphore serait grandement flatté, s'il apprenait tout le soin que je vais mettre en œuvre, pour tracer le chemin menant à lui, à partir de la nuit des temps.

La Troie héroïque et la Toison romantique sont, hélas, hors de la portée des destinées nicéphoriques. Mais je ne baisse ni les bras ni la plume ; je vais tout de même m'attaquer à l'Antiquité même.

L'Empire Romain incorpora beaucoup de tribus non-latines, dont les Hellènes et les Gaulois. Passons sur les Ibères, Numides et autres Phéniciens. On a beaucoup glosé sur ceux-ci, en traçant des parallèles osés entre, d'un côté, les trajectoires historiques de Carthage, de la Grèce

et de Rome, et de l'autre - le parcours de la Russie barbare et déclinante, face à l'Allemagne iranifiée et aux USA romanisés.

Dans l'Europe non-romaine, il restaient trois grands groupes : les Germains, les Slaves et les nomades turkomans et iraniens. On connaît bien les foyers originaires des Germains et des nomades ; avec les Slaves, l'Histoire est fuyante ou bégayante, leur berceau est placé tantôt en Illyrie, tantôt en Dacie, tantôt en Brandebourg.

Les Grandes Invasions (appelées, pudiquement, par les Germains et Slaves – *déplacements* ou *migrations*) dépecèrent l'Empire. Ce fut un effet domino : les nomades poussaient les Slaves, les Slaves poussaient les Germains, les Germains franchissaient les frontières romaines, pour accéder au mercenariat ou pour se livrer à la rapine. Ces vagues ravagèrent toute l'Europe occidentale et déferlèrent sur le continent africain. Les Germains occupèrent la Gaule, l'Espagne, la (Grande-)Bretagne, le Maghreb. Les Slaves poussèrent jusqu'à l'Adriatique, la mer Noire, l'Allemagne du Nord-Est.

Un retour brutal se produisit sous les petits-fils de Charlemagne. Les Germains, toujours minoritaires à l'Ouest (la future Francie de Charles le Chauve) et au Centre (les futurs Hollande, Alsace, Bourgogne, Savoie, Piémont), renoncèrent à l'État unique et se tournèrent vers un État ethniquement pur, dans la Francie de l'Est.

Le monde slave s'étendait du Schleswig-Holstein à [Novgorod](#), la mer Blanche, la Volga, le Don, l'estuaire du Danube, les Dardanelles, la Dalmatie, la future Autriche. L'Autriche-Hongrie, d'ailleurs, est le résultat des poussées simultanées, venues de l'Est (les Hongrois, ces finno-ougriens venus de l'Oural) et de l'Ouest (les Bavarois, bousculés par les Francs) et séparant, définitivement, les Slaves du Sud (Yougoslaves et Bulgares) des Slaves du Nord-Est (Tchèques, Polonais, Russes).

Les Francs se souciaient de moins en moins de leurs anciennes colonies occidentales. Ils s'acharnèrent contre leurs frères, de sang et de langue,

contre les Saxons, les Bavaois, les Lombards. Les premiers, par réaction, sont à l'origine du *Drang nach Osten* (poussée vers l'Est), les deuxièmes créèrent l'Autriche, les troisièmes s'enfuirent jusqu'en Sicile, pour s'y fusionner avec des Latins, Mauresques, Byzantins, Normands.

Mais retournons vers nos Franciens de l'Ouest, à l'époque des Serments de Strasbourg. À propos, au même moment que ce premier document, rédigé en français, témoignait de la naissance d'une nation, des moines grecs apportaient aux Slaves leur premier alphabet, le cyrillique, en usage dans la Russie d'aujourd'hui.

Le premier contact entre Français et Russes se produisit au IX-e siècle sur le Rhin. Les sbires de Louis le Pieux y interceptèrent ceux qu'ils prirent pour espions vikings (qui guerroyaient partout, des îles Britanniques jusqu'à [Novgorod](#) et Byzance). C'étaient, effectivement, des Scandinaves, qui, à l'époque, ravageaient les côtes occidentales (et créaient le premier État connu russe !). Mais en approfondissant l'enquête, on eut la surprise d'apprendre que c'étaient des *diplomates*, de retour de ... Constantinople et se dirigeant vers leur souverain à ... [Novgorod](#) ! Jolie légende, légèrement en délicatesse avec les dates, mais si mignonne, que je la mets en pâture à votre incrédulité.

L'origine normande de Rurik est douteuse, mais tant de mythes s'accrochent à cette version, qu'on devrait la ressortir ne serait-ce que pour qu'une poésie, si rare en ces contrées, s'en dégage et nous adoucisse. L'un de ces mythes raconte, que, s'enquiquinant à mort parmi les ivrognes [Novgorodiens](#), il s'enfuit en Espagne (à peu près comme le futur Henri III faussait la compagnie aux Varsoviens), où ils guerroya, avec ses copains wisigothiques, contre le Sarrazin.

Les chroniques russes étant muettes sur les structures étatiques d'avant Rurik, on le considère comme fondateur de l'État russe. D'ailleurs, aucune trace matérielle de l'existence de cette ville au IX-e siècle ne fut trouvée,

même si les Normands désignaient la Rus' par le nom de Gardarika – pays des villes, et [Novgorod](#) – Holmgarder, la *Capitale* ! Ce mot germanique de *capitale* (la *Hauptstadt* allemande) et surtout son équivalent grec, *Métropole*, jouera un rôle légendaire bizarre dans l'Histoire russe. Les Russes traduisirent littéralement le mot grec *métropole*, ce qui donna – *mère des villes*. Cette expression étrange engendra aujourd'hui tant de discussions véhémentes entre Russes et Ukrainiens. Ces derniers oublient le sens étymologique de ce terme exotique et l'interprètent, poétiquement, comme désignant une ville, qui serait à l'origine de toutes les autres, tout en les dominant de son pouvoir *maternel*. Ils n'acceptent pas ce constat, tout bête et évident, que, à côté de la deuxième, chronologiquement, capitale russe, Kiev, les villes telles que [Novgorod](#), Vladimir, [Moscou](#), Saint-Pétersbourg, à un moment donné, furent, elles aussi, *mères des villes* russes.

Après la fuite de Rurik en Espagne, ses compagnons d'armes s'occupèrent du pillage des régions voisines, tout en fondant par ci par là d'autres principautés. L'une d'elles s'appelait Kiev, qui prit rapidement de l'essor, pour, en définitive, finir par surclasser [Novgorod](#) en attractivité, en puissance et en civilisation, puisque les Byzantins chrétiens y étaient plus près que les Vikings païens et barbares. Les deux sœurs, les cathédrales Sainte-Sophie, seront érigées simultanément à [Novgorod](#) et à Kiev, au XI-e siècle. Mais de la fin du IX-e jusqu'au début du XII-e siècle, Kiev sera la capitale russe.

[Novgorod](#) prendra sa revanche au XII-e siècle, lorsque Kiev tombera en ruines, suite aux raids des nomades de la grande Steppe et aux rivalités fratricides avec d'autres principautés russes. Mais jusqu'au XIV-e siècle l'unité de la civilisation russe, y compris de sa langue (on parlait la même langue à [Moscou](#) et à Kiev, tandis qu'à [Novgorod](#) on parlait un dialecte à part), resta intacte. La première fracture entre les deux Russies, celle du Sud et celle du Nord (à l'Ouest – [Novgorod](#), à l'Est - [Moscou](#)), se produisit

avec l'occupation de la Russie du Sud, par de grossiers païens lituaniens (plus tard convertis au catholicisme). Pourtant, c'est bien à Kiev que la Russie se convertissait au Christianisme orthodoxe, depuis plus de trois siècles. Le paganisme et, plus tard, le catholicisme, au cours d'une domination de deux siècles, brisèrent certains liens avec l'héritage orthodoxe. N'empêche que c'était peut-être le moindre mal, si l'on le compare avec la terrible mongolisation qui s'abattait sur la Russie orientale.

Le pape Innocent IV correspondit avec deux grands-princes russes, Daniel, de la Russie méridionale (la future Ukraine), et Alexandre (le futur Nevsky d'Eisenstein, vainqueur des Suédois et des Chevaliers Teutoniques), de la Russie du Nord-Est - [Novgorod](#), Vladimir et [Moscou](#). Le bon Pape leur donnait le titre de *Rex*. Nos amis ukrainiens traduisirent ce terme médiéval par *Roi*, au sens moderne, et proclamèrent, anachroniquement, la création d'un mythique Royaume de Ruthénie médiévale.

Alexandre Nevsky de [Novgorod](#) est le Vercingétorix russe, avec douze siècles de décalage ; vainqueur au lac Peïpouss des chevaliers Porte-Glaive, il fut soumis par les hordes mongoles, il se rendit auprès du Grand-Khan, insulté, humilié, mais évitant de justesse le garrot, qui mit fin aux jours du grand Gaulois. Avec un renversement de chronologie, on peut dire que le pendant à Clovis se présente dans la personne de Vladimir, Grand-Prince russe, qui convertit la Russie au Christianisme, au X-e siècle, un demi-siècle après l'acte de Clovis.

Contrairement à Kiev et Vladimir, [Novgorod](#) fut épargnée par les incendiaires et égorgeurs mongols. Elle fut membre de l'Union hanséatique et connut une période républicaine (du XII-e au XV-e siècles !), pendant laquelle y était entretenu un certain goût des libertés civiles. La catastrophe finale intervint avec Ivan le Terrible, un despote

oriental sanguinaire, qui ravagea la ville et extermina sa population rebelle, en noyant dans une rivière des milliers d'insoumis.

Au déclin (ou plutôt à l'anéantissement) politique de [Novgorod](#) s'ajouta le désastre économique du XIX-e siècle : pour le tracé du premier chemin de fer, entre Saint-Pétersbourg et [Moscou](#), le très prussien tsar Nicolas Ier exigea la ligne droite parfaite, ce qui en écarta [Novgorod](#), se trouvant à quelques dizaines de kilomètres de cette maudite ligne. Mon ancêtre Nicéphore est né donc sous ce souverain borné en politique et incapable en économie.

Enfin, le dernier épisode tragique se déroula pendant la dernière guerre mondiale. La ville fut entièrement rasée. La *División Azul* franquiste se distingua dans cette curée, à côté de la Wehrmacht. Quelques églises des XI-XII-es siècles furent restaurées après la Guerre.

Donc, Nicéphore, le [Novgorodien](#), né au milieu du XIX-e siècle, eut maille à partir avec la police, qui était à ses trousses, suite à quelques forfaits, frôlant le brigandage et même l'homicide. Alors se présenta une heureuse circonstance : le gouvernement, soucieux de peupler les espaces vides de Sibérie, organisait une déportation gratuite de volontaires, ayant quelque chose à se reprocher, face à l'État, prêt à fermer les yeux sur le passé fâcheux criminel de ces enthousiastes du Far-East, en échange d'une occupation des terres sibériennes, face aux lointains Chinois, qui lorgneraient dans la même direction que les Mongols, six siècles plus tôt.

Et voilà mon Nicéphore, débarquant dans la région de Novo-Nikolaïevsk (ce bourg, devenu ensuite capitale de la Sibérie, sera traversé par le Transsibérien, vingt ans plus tard). Pour se faire oublier, il s'enfonça, avec un groupuscule d'autres coupe-gorge, dans une [taïga](#) impénétrable, autour d'une grande rivière, la [Tom'](#).

L'orthographe de ce dernier nom me fait penser à ma perplexité, face à la phonétique du français. On y a bien cette opposition : gêne – geigne, conne – cogne, manne – magne. Les voyelles 'dures' s'opposent aux voyelles 'mouillées'. Mais pourquoi ce phénomène ne s'applique à aucune autre consonne ? Incompréhensible ! En russe la plupart de consonnes dures ont une contrepartie 'mouillée', d'où – la [Tom'](#). Sur un autre registre, je prends les syllabes *lia*, *lié*, *lio*, et je ne comprends pas, pourquoi il est impossible, en français, de rendre la syllabe avec la voyelle 'i', à la place des 'a', 'e' ou 'o', et que les Italiens orthographient – 'gli' ! C'est aussi énigmatique, que le besoin qu'ont les Espagnols de glisser un 'e' devant les 'st' ou 'sp' initiaux, ou que la difficulté qu'a l'Allemand de prononcer, en début des mots, le son 's' et non pas le 'z'.

Mais revenons à notre aventurier de Nicéphore au pays des ours et des lynx. Ce n'est pas le poisson, très apprécié des fins gourmets, ni l'ours, très apprécié pour sa peau, ni même le bois de cèdre, qui fascinèrent le plus mon arrière-grand-père, sur les berges de cette grande rivière, ayant déjà quelques centaines de mètres en largeur, un demi-millier de kilomètres avant de se jeter dans le roi (ou plutôt la reine) des fleuves sibériens, l'Ob'.

Ce qui brilla dans les yeux calculateurs de Nicéphore, ce fut l'Or ! La ruée vers le métal maudit dura un demi-siècle, avant de disparaître sous les coups de la police secrète soviétique, qui fut enchantée par ces lieux, idéales pour y installer des îlots de l'archipel du Goulag, la route la plus proche et le Transsibérien étant à plus de cent kilomètres. C'est ici que rayonnait le plus abominable (d'après Soljénitsyne) de tous les camps sibériens – le Kamychlag, le *camp des joncs*. Un siècle plus tard, je connus encore des chasseurs, sortant de la [taïga](#), avec quelques pépites qu'ils revendaient à la mafia aurifère ou aux policiers véreux.

C'est sous le nouvel Empereur, Alexandre II, que naquirent ces deux fils :

mon grand-oncle Procope et, enfin, mon grand-père Platon. Nicéphore eut l'occasion finale pour exposer ses innombrables péchés devant le Très-Haut vers la fin du XIX-e siècle ; comme tout flibustier ou tueur à gages, il ne mourut certainement pas dans son lit. Dans la famille, on racontait que c'était un ours qui eut la peau de Nicéphore. Je penche pour une sombre histoire entre rivaux orpailleurs, que racontaient les langues plus malveillantes ; la grande solitude de ces forêts démentielles se prête si bien à l'homicide lucratif en toute discrétion.

Il semble que le seul vœu proféré par Nicéphore, avant d'expirer, fut son désir que ses deux fils prennent pour femmes des Eudoxie, ce prénom fut porté par son héroïque épouse, qui le suivit de la douce [Novgorod](#) jusqu'en redoutables forêts sibériennes.

Platon hérita des traits lénifiants du premier Nicéphore – débonnaire, paresseux, résigné. Procope fut beaucoup plus entreprenant ; au début du XX-e siècle, il ne se contenta pas de reprendre le métier d'orpailleur de son père, il y joignit le commerce de peaux d'ours, et, encore plus tard, celui de ... vélos. À l'époque, c'était l'équivalent de nos smartphones ou tablettes – la pointe du progrès ! Et juste avant la Grande Guerre, Procope ouvrait le premier cinéma de mon bourg natal. Mais il ne faut pas que je brûle trop d'étapes.

Les femmes ont un faible pour les vainqueurs. Procope se maria avec son Eudoxie rayonnante, qui reçut une éducation certaine, l'esprit vif, à l'écoute des dangers sourds et des occasions muettes. Platon, lui aussi, eut droit à une autre Eudoxie, l'ombrageuse, en provenance de quelques tribus ouraliennes, où se mélangeaient des Russes, des Oudmourtes, des Bachkirs, des Tatars. Elle baragouinait dans ces parladures sauvages, ce que je pus constater soixante-dix ans plus tard, dans cette Babylone goulaguiste que devint notre village.

Tout souriait à Procope ; la misère poursuivait Platon. La Grande Guerre bouleversa ce déséquilibre. Procope, le vaillant et consciencieux patriote, endossa l'uniforme de piétaille et alla soulager les poilus, mal en point sur la Somme, en cherchant des noises aux Teutons, en Prusse Orientale, pas loin de la [Novgorod](#) de ses ancêtres. Platon, le tire-au-flanc, tel Ivan de Mourom des bylines russes, se prélassait au chaud sur son poêle russe et trouva, sans remords aucun, des prétextes médicaux fallacieux, pour être exempté du service des armes.

Vint la première débâcle, la Révolution de février, en 1917. Procope, sentant le roussi, ne voulut plus obéir aux officiers, - trop dangereux aux yeux des comités des soldats qui commençaient à trucider les porteurs d'épaulettes dorées. Le voici dans un train pour la Sibérie, en suivant à peu près le même itinéraire, qu'empruntait, en même temps, le malheureux Nicolas II, déporté par le Gouvernement Provisoire, la cour de Londres ayant refusé d'accueillir son auguste parent (George V et Nicolas II furent pourtant des parents proches et, en plus, des sosies saisissants).

Optimiste et insouciant, Platon profita de la guerre pour faire à son Eudoxie deux enfants, dont ma mère, Pauline, et mon oncle, Michel. Procope voulut l'attraper - ses trois fils, Alexis, Alexandre et Nicolas, virent le jour en pleine guerre civile, qui, en Sibérie, dura presque cinq ans. (D'après les prénoms dans la famille, on verra plus tard, une vague latine - Victor, Valéry - succéder au courant pro-grec.)

Un quart de siècle plus tard, je verrai les traces de cette guerre sur la cheminée de mon [isba](#) natale. Et puisque Procope, évidemment, était du côté des Blancs, et Platon était prédestiné à épouser la cause des Rouges, j'entendais deux sons de cloches opposés, mais étonnamment

convergençs. Trois ou quatre fois notre bourg changeait de maîtres, mais l'aspect rituel de passage de pouvoir fut sans aucun écart notable par rapport aux mœurs générales : les vainqueurs traînaient des vaincus entravés vers la rivière, qui coulait à trois cents mètres de notre [isba](#). Ma grand-mère Eudoxie et ma grande-tante Eudoxie allaient souvent vers cette rivière, pour laver leur linge ; et elles y observèrent les mêmes scènes : les heureux triomphateurs de la cause juste tiraient leur sabre et décapitaient les malchanceux déviationnistes. Trente ans plus tard, j'assisterai à l'apparition, sur les rives abruptes de l'[Inia](#), des ossements humains. Les débâcles et inondations printanières érodaient ces rives et apportaient aux virtuels musées ethnographiques des matières de réflexion et de souvenir. La cheminée de notre [isba](#) portait toujours les traces de balles, rouges et blanches confondues.

Le zèle pro-rouge de Platon ne fut pas récompensé ; il fut engagé en tant que gardien de nuit dans une mine de charbon, ce qui le combla d'aise, puisque cet emploi laissait de vastes occasions de siestes et de beuveries solitaires et joyeuses.

La fripouille de Procope sentit très tôt, quel vent allait l'emporter. Dare-dare, il vendit sa maison, ses vaches, ses vélos, ferma son cinéma et se proclama prolétaire. Le fraternel Platon lui offrit une moitié de son [isba](#) et se porta garant de la loyauté procopiste vis-à-vis du pouvoir des ouvriers et des paysans progressistes. Bientôt, dans une [isba](#) de quarante mètres carrés, divisée en deux, grouillaient six enfants (ma tante Olga vint grossir la tribu platonique) et quatre adultes.

Les conséquences immédiates de la révolution, à part la division par deux du nombre de Sibériens (que c'était facile d'envoyer *ad patres* tes semblables, quand ton chef enthousiaste les qualifiait de vermine !), ces conséquences donc furent fort radicales et novatrices : on découvrait la famine, inconnue jusqu'alors en Sibérie ; les haillons et de grossières

godasses ante-déluviennes devinrent le lot commun ; la vaisselle, l'habitat, tous les outils domestiques retrouvèrent l'état d'innocence du XII-e siècle ; les mœurs, déjà pas très raffinées, renvoyaient à l'héritage mongol ; oui, je vois bien que les civilisations sont mortelles, dirait nostalgiquement Valéry, si l'on lui montrait le mode de vie des mineurs sibériens.

Les quinze premières années du pouvoir soviétique, qui virent, dans la partie européenne, les famines emporter des millions de victimes, furent plus clémentes en Sibérie. Tout ce qui était blanc, fut promptement exterminé ; voilà une moitié de bouches à nourrir de moins. Nos deux frères possèdent des jardins-potagers, où poussent les patates, les tomates, les concombres, les carottes, les petits-pois, le tabac. Procope pousse le luxe jusqu'à planter des sureaux, des groseilles, des framboises. Les Eudoxies se chargent de salaisons, de confitures, de jambons.

Vinrent les horribles années trente. Sur quarante maisons de notre ruelle, trente payèrent un tribut au Moloch stalinien. Fusillés, noyés, déportés d'une dizaine de parallèles plus au nord, pour y succomber aux moustiques, au froid ou à la mauvaise humeur des gardiens. Regardez les données du *Mémorial*, cet *agent de l'étranger* comme on appelle, aujourd'hui, cette association pour le souvenir des victimes des bourreaux staliniens, - neuf sur dix victimes sont des bouseux, paysans ou ouvriers, et non pas de méchants intellectuels, cherchant, perfidement, à rétablir le pouvoir des industriels et des généraux, en connivence avec Londres, Tokyo ou New-York.

Cette purge amena la chute du niveau de vie, la pénurie décuplée en tout, la famine, la peur généralisée, la propagation de la délation, l'explosion du métier de mouchard et de gardien de camps. Le souple Procope cachait les portraits de Trotsky et de Radek, en mettant par-dessus celui de Staline. Un jour, dans les années soixante, je les trouverai chez lui, caché

par le portrait de Khrouchtchev, recouvert bientôt, à son tour, par le dernier en date - celui de Brejnev.

Procope ignorait qu'il n'y avait jamais de retour en arrière, dans l'histoire russe. Chaque page nouvelle y efface complètement toutes les pages précédentes, pour que le nouveau potentat jouisse pleinement de toutes les vertus exclusives d'un père de la nation.

À l'âge de vingt ans, Maman reçut la formation de pharmacienne et aussitôt se maria avec P.I., un Sibérien de souche, sans histoire, sans compromission avec des ennemis du peuple, mais sans être du côté des gardiens de camps non plus. Tout de suite, deux enfants vont naître : Ludmila, qui, très rapidement, mourra de froid, et Victor qui, tout en carburant à la vodka frelatée, mais rendant robuste, mourra de faim beaucoup plus tard. Le troisième enfant, Valéry, prédestiné au suicide, naîtra trois semaines avant l'invasion allemande.

Quand la Guerre Patriotique éclata, Procope avait trois fils en âge de porter les armes, ils avaient entre dix-huit et vingt-deux ans, et Platon – son fils unique Michel. Tous partirent au front en juillet 1941. Michel échappa à l'holocauste ; les trois enfants de Procope et le mari de Maman, P.I., furent tués avant l'automne. Au même moment, Herr H.G.Gadamer tenait devant des prisonniers français, attendris et reconnaissants, ses conférences sur le Peuple et l'Histoire...

Les trois fils de Procope furent liquidés par les SS, dans le futur *Lebensraum* des surhommes – dans les forêts de Biélorussie, loin des amphithéâtres universitaires et de la zone couverte par la Convention de Genève sur les prisonniers de guerre. Procope agrafa leurs médailles posthumes sur le portrait de Staline ; son Eudoxie s'effondra de chagrin, perdit la tête ; elle végétera encore quelques années, tendrement soutenu par le fidèle Procope. Maman, ayant deux bouches à nourrir, quitta sa

pharmacie, où son salaire condamnait à une lente mort ses petits, et alla travailler dans une usine de constructions mécaniques, comme simple ouvrière, forgeant des baïonnettes et autres joyeusetés létales. Douze-quatorze heures par jour. Sans congé ni dimanches. En soulevant des pièces métalliques pesant des dizaines de kilos. Sans chauffage ; les machines outils furent posées à même la terre battue. La mort de son mari rapportait à la famille une miche de pain par semaine, ce que fut loin d'être négligeable.

Dans les années soixante, j'ai trouvé l'usine de Maman exactement dans le même état. Le seul progrès consistait en présence de trophées, en provenance de Magdebourg, - quelques tours et fraiseuses aux inscriptions gothiques. Maman était très excitée et heureuse à l'idée, que moi aussi, je me retrouverais, un jour, face à ces monstres d'acier. Elle ne doutait pas que j'en serais tout-à-fait capable.

Sartre rédigeait, à la même époque, son *Être et Néant*, et se plaignait que les livraisons du Beaujolais Nouveau se faisaient attendre plus que de raison. Cocteau écrivait pour Édith Piaf *le Bel Indifférent*, qui eut un énorme succès auprès des officiers de la Wehrmacht. Picasso peignit la *Tête de taureau* et le vendit avantageusement aux amateurs d'art de la force occupante. Claudel versifia une vibrante *Ode à Pétain* et stigmatisa l'*infâme canaille* russe, incapable d'apprécier l'apport de la civilisation européenne.

Les Russes comprirent vite le sens de la lutte : le Germain le traita de sous-homme ; le Russe devait soit mourir, soit être déporté au-delà de l'Oural, soit devenir esclave de la race des seigneurs ; toute culture lui serait interdite, quatre années d'école primaire et rien au-delà ; Lénine et Moscou seraient rasées et inondées ; il serait logé dans des huttes en terre battues, dont on le tirerait, une fois par an, pour être chargé dans des camions et traverser, à l'aube, les rues rutilantes de nouvelles villes

ariennes, avec des palais en marbre, des fontaines, des statues ; écrasé par tant de magnificence, il serait censé se morfondre dans son infériorité et se soumettre de bon gré aux maîtres de l'univers. Ce monumental tableau, ce n'est pas la propagande stalinienne qui le dessina, mais son adversaire Goebbels, traduisant très fidèlement les intentions de son Patron de Berchtesgaden. Si vous avez lu le Journal de ce Docteur, vous n'aurez plus besoin de fouiller des archives, pour comprendre le sens de la lutte, que le Troisième Reich livra sur les deux fronts. Le partisan du bolchevisme y apprendra, en plus, que le Docteur écrivit une pièce, intitulée *Lutte de la Classe Ouvrière*, et sous-tirée - *un drame socialiste*. Admiratif des chefs anti-bourgeois, il écrivit aussi un essai laudatif - *Lénine et Hitler*. Il s'attribuera l'invention, ou plutôt le plagiat, du salut nazi : il le trouva dans la gesticulation de ... Lénine !

Tout intellectuel devrait avoir deux livres de chevet : le *Journal* de Goebbels et les *Cahiers* de P.Valéry. Le premier - pour *comprendre*, que les mots *pur, grand, noble, haut* doivent être cloîtrés dans notre âme, sans droit de sortie dans la rue ; le second - pour ressentir ce que le langage et l'intelligence représentent, dans nos soifs de musique et de création. Après la lecture du premier, tu voteras, la conscience tranquille, pour l'insignifiant boutiquier et fuira tout tribun, qu'il soit de droite ou de gauche. La lecture du second rendra inutiles Aristote et Kant, et te fera chercher la musique dans tes propres états d'âme (Valéry dirait - états mentaux). Mon ami R.Debray serait révolté par la première suggestion, mais souscrirait à la seconde. Les frères, comme les amoureux, ne sont pas toujours aux mêmes endroits, mais ils regardent dans la même direction, à la recherche de leurs étoiles. La verticalité crée la fraternité ; l'horizontalité produit le troupeau.

La guerre à l'Est ne fut donc nullement idéologique, mais raciale. Si à l'Ouest, les démocraties affrontaient le totalitarisme, à l'Est le Germain vint régler ses comptes millénaires au sous-homme slave. Les nazis

fusillaient les commissaires politiques, déclarés *élite* soviétique, comme ils auraient fusillé, dans d'autres circonstances, des popes ou des écrivains ou des princes, s'ils étaient considérés comme meilleurs défenseurs de la slavitude.

Martyrisé par ce despote asiatique de Staline, réduit à la misère matérielle et spirituelle, suite au massacre des forces vives de la nation, réduit à l'état d'esclave de l'État totalitaire, le moujik trouva sa dignité et son courage, pour anéantir la machine de guerre la plus moderne, la mieux équipée et la mieux aguerrie de l'histoire. Dans son histoire millénaire, il n'a connu que ces quatre années de liberté. Mais plus de 95 % des jeunes Russes, entre 18 et 25 ans sont tombés, en quatre années de guerre, et ils emportèrent avec eux le mystère de leur sacrifice et de leur combativité.

Dans mon enfance, j'en ai croisé quelques-uns ; souvent mutilés, toujours amers, oubliant petit à petit le sens de leur propre lutte, abrutis par les avalanches d'une nouvelle propagande bolchevique, tout falsifiant, tout dégradant, tout défigurant. Ils comprenaient bien leurs propres pancartes, qu'ils plantaient à la frontière allemande, – *la voici, l'Allemagne, la maudite* ; ils continuaient à ne pas comprendre le sens des pancartes allemandes, que les nazis affichaient à la frontière russe – *ici commence le merdier du monde (Hier beginnt der Arsch der Welt)*.

La fin de la guerre s'approche ; Maman, si jeune et si belle, va toujours à l'usine ; je ne suis pas encore né.

La Sibérie

Je vins au monde juste après la guerre, de père inconnu. L'état d'orphelin me va bien ; en tout lieu, je suis aspiré par la solitude ; je ne connus jamais de soutien familial, intellectuel ou professionnel, et je ne le ressentis jamais comme un manque. Ni même comme un souci.

Dans le Faust de Goethe, le Souci reste le dernier défi, une fois écarté le Manque. Et Heidegger reprend ce thème, en faisant du Souci de l'être le fondement et la justification de l'existence.

M'accommodant du Manque et transformant le Souci de l'être en Soif du devenir, c'est à dire en remplaçant l'horizontalité de l'action par la verticalité du rêve, je me suis créé un univers de grâce, opposé au monde de la pesanteur.

Ce dernier enfant de Maman avait très peu de chances de voir le jour. Aux premières années après la Guerre, la misère atteignit le comble. Des fantômes squelettiques, des soldats démobilisés survécus, des ombres de culs-de-jatte ou de manchots, recyclés en coupe-gorge nocturnes ou en ivrognes diurnes, rendaient la vie quotidienne apocalyptique, dantesque. Aucune lumière ne venait adoucir l'épaisse noirceur, dans laquelle se déroulait un semblant de vie, où il fallait se battre tous les jours pour un morceau de pain, où la vermine, la puanteur, la violence des gestes et des paroles glaçaient les plus courageux des optimistes.

Toute la famille, tous les collègues et voisins de Maman lui conseillaient l'avortement. Il y eut une seule exception, une seule voix, dans ce chœur impitoyable mais juste – ce fut Platon. Il dit à sa fille de garder cet enfant, qui, opposé aux enfants nés aux temps meilleurs et plus placides, lui rappellerait l'horreur d'une vie infernale, d'une souffrance et la consolerait dans une vie plus clémente. Il fut optimiste, mon bon Platon. Ou plutôt, il

croyait, que tout homme devait être capable de créer son cocon irréel de sensibilité, où il serait coupé de l'abomination inévitable d'une vie réelle, c'est à dire d'une vie de saleté et de brutalité, de la seule qu'il connut. Il fut rêveur, mon vieux Platon, avec sa barbe blanche et son sourire large et naïf.

Au XXI-e siècle, je revis mon [isba](#) natale ; elle n'avait pas changé. Les mêmes personnages ombrageux, méfiants, accablés y rasaient les murs ou se noyaient dans la boue ou dans la vodka. Je retrouvai le crochet au plafond, où fut suspendu mon berceau ; il m'émut plus que les peupliers, plantés par Platon, ou les planchettes décoratives, longeant le toit, que j'avais plantées moi-même, à l'âge de six ans, sous la surveillance de papie Platon. La descente vers l'[Inia](#) ne montrait aucun signe de changement de siècle – la même boue, la même noirceur des rondins centenaires, le même chaos des planches disparates, criant ruine et pourriture, autour des murs, défiant la verticalité savante et les enjolivures petit-bourgeoises. Le temps arrêté, quelque part un siècle en arrière, ou bien deux, ou trois, ou plutôt sept. Le souffle de la bourrasque mongole, dans les rues et dans les têtes, fut perceptible.

Dans la rivière, des gosses, de mon âge d'antan, se baignaient. J'entendais les mêmes propos que je tenais moi-même, plus d'un demi-siècle plus tôt – très-très loin de ce qu'on entend à Trouville ou à Saint-Tropez, quelque chose de viscéral, immobile, figé, ignorant le pouls de l'époque. Le téléphone mobile était le seul sujet, qui témoignait du changement de siècle. Une vie arrêtée, une sensation difficile à créer artificiellement ; je la suivais, le souffle retenu, la tête incrédule, les yeux me reportant au sein de mon enfance.

Au début du XX-e siècle, mon [isba](#) fut donc divisée en deux parties symétriques, mais d'entretien inégal. Chez Procopé, régnait l'ordre et la

propreté ; chez Platon, l'Asie (celle de Gengis-Khan et non pas celle de Confucius ou de Bouddha) imposait sa pagaille et sa crasse. Le très actif Procope vivait avec son Eudoxie et son dernier fils, Pierre (celui-ci sera officier, servant au polygone, où étaient testées les bombes thermonucléaires ; chauve à 25 ans, il mourut rapidement des suites des radiations).

L'insouciant Platon comptait sur son ombrageuse Eudoxie à lui, pour maintenir en vie la tribu, qui comptait déjà, avant ma naissance, les deux sœurs, Pauline et Élisabeth (Olga et Lubov avaient déjà quitté le foyer paternel), et mes deux demi-frères, Victor et Valéry, âgés de huit et de quatre ans.

Platon, pour ne pas paraître trop irresponsable à cause de son terrible encouragement de Maman, fit un effort exceptionnel, en confectionnant un berceau en bois, qu'il suspendit lui-même au plafond de notre chambre. L'[isba](#) comprenait trois pièces : un sas de six mètres carrés, auquel on accédait par un perron de trois marches, une cuisine, avec un poêle russe, une malle et un lit d'Eudoxie et de Platon, et une chambre, partagée par la rayonnante Élisabeth, une belle blonde aux yeux bleus, comme d'ailleurs Maman elle-même, et notre famille, avec, maintenant, trois sauvageons.

Quinze ans après, je voyais encore mon berceau, tendrement gardé par Platon sur le poêle, dans l'espoir que, enfin, Élisabeth, elle aussi, multiplie les rejetons de la famille Sounaïkine (oui, c'était bien le nom de famille de Procope et Platon, et que j'aurais dû porter, moi aussi ; mais l'Administration m'affubla du nom et du patronyme du père de Victor et Valéry ; en insérant dans ces initiales celle de mon prénom, j'obtenais P.H.I., ce qui me servira de pseudo, une fois que je me mettrai à écrire en français). Ce nom a une étrange consonance chinoise, comme d'ailleurs celui de mon bon ami de classe A.Rouzmaïkine, qui, en ce moment,

prépare des missions de la NASA, en Californie, au labo de J.P.L. Sacha connut une vie, encore plus affreuse que la mienne ; son père alcoolique terrorisait ses dix enfants ; une hache à la main, ou, cas échéant, un gourdin ou une bouteille vide, il sévissait, accumulant des rancunes et des cicatrices. Leur baraquement fut dix fois plus sordide que le **mien**, à quelques mètres d'un hideux terrikon, où se déversait le charbon d'une mine voisine. La neige n'y fut jamais blanche ; les boissons – jamais en-dessous de 40 %; les règlements de compte – jamais à l'amiable. On en a bien rigolé avec Sacha, dans sa magnifique villa de Santa Monica. Son épouse, sœur du grand R.Feynman, nous trouvait singulièrement privés de sens critique pour les abominations du régime du parti unique. Nos rires trahiraient une certaine complaisance avec l'ordre totalitaire.

C'est près du perron de mon **isba** natale qu'est morte de froid ma sœur Ludmila, dix ans plus tôt. La porte du sas fut laissée ouverte, en plein hiver. Trois mètres de trop lui coûtèrent la vie.

Le sas servait à protéger l'isba du froid extérieur ; un tonneau y fut déposé pour servir de réservoir d'eau, qu'il fallait aller chercher, un kilomètre de là, dans un puits à ciel ouvert. Les adultes portaient une palanche ; les mômes traînaient un seau. À cinq ans j'accomplissais ma première mission d'approvisionnement. Toutefois, à partir de -40° , j'étais libéré de corvées hydrophores. Platon fut très fier de son protégé porteur d'eau, ainsi que de son traîneau, fabriqué en bois de bouleau.

Dans la cuisine de huit mètres carrés trônait le poêle, avec, par-dessus, une espèce d'abri, avec une peau d'ours, où pouvait s'allonger, bien au chaud, un petiot, moi en l'occurrence. Pendant six années, c'était mon refuge, mon jardin secret, mon paradis naturel. Juste en-dessous, où l'on stockait le charbon, des criquets, la nuit, me tenaient compagnie.

Dans la chambre de dix mètres carrés, il y avait deux lits ; l'un pour Élisabeth et l'autre pour Maman, qui le partageait avec ses deux fils. Mon

berceau se balançait entre les deux ; dans la journée, lorsque Maman se démenait dans l'usine, pour fabriquer des pelles, des haches ou des pics, et ma grand-mère remuait des bocaux avec des concombres ou tomates, c'était Platon qui se chargeait de mes biberons, de mes langes et de mon sommeil. Je crois, que de tout ce qui fut minéral, végétal ou animal, je fus le seul, avec la vodka, qui lui inspirât tant de tendresse et de fidélité à toute épreuve.

Dans mes trois premières années, le seul événement, digne d'être mentionné, serait mon baptême secret. L'État étant résolument athée et combattant, sans pitié, tout faible pour superstitions surannées, il était hors de question que Maman me conduisît à l'[Église](#) ; elle risquerait de perdre son précieux poste d'ouvrière manuelle. C'est mamie Eudoxie, en cachette, qui concocta un plan périlleux, à l'insu de ma famille couarde. Elle profita de la présence, dans le bourg, de deux invités, venus de [Kémérovo](#) et de [Novosibirsk](#) (ma marraine Gertrude et mon oncle par alliance Vassili, mon parrain), pour mettre son plan à l'exécution. Un jour, elle me prit sous le bras, me porta, en rasant les murs, à l'[Église](#) du quartier, où l'attendaient la marraine et le parrain apeurés et inquiets. Un pope, terrorisé par tant de dangers encourus (les baptêmes, comme les mariages à l'[Église](#), furent extrêmement rares ; un athéisme scientifique vigilant s'appuyait sur une police, au service du Parti), le pope donc bâcla la cérémonie, en m'épargnant d'être plongé complètement sous l'eau bénite, mais en me faisant toutefois avaler une grosse cuiller de ce qu'il appelait vin de Cahors ! Ayant découvert l'authentique vin de Cahors, un quart de siècle plus tard, je peux certifier que l'homme de Dieu mentait – ce fut de l'eau de vie, colorée aux baies sauvages du coin.

Je ne me souviendrais même pas de cette épisode, si ce n'était sa seule conséquence 'pratique', quatre ans plus tard : mamie Eudoxie ressortit ma petite croix, le jour de mon entrée en 'grande' [école](#), et le pendit à mon

cou. Ce qui n'échappa pas à la vigilance de mes copains de classe. Une bande d'athées en culottes courtes, se constitua dans mon dos et, à la pause, se rua sur moi. Je ne verrai plus ma pauvre croix en plomb. Cette mésaventure me rendra les popes plus sympathiques et la lecture des Évangiles plus attendrissante (c'est aux Monts des Moineaux, à [Moscou](#), que je me livrerai à ces élargissements d'esprit, si ce n'est à ces rehaussements d'âme).

J'étais dans ma quatrième année. Ici commencent à scintiller mes premiers souvenirs. L'émerveillement devant les marguerites, dahlias, pâquerettes et pisse-en-lit, qui envahissaient la petite cour ; l'interdiction de me rapprocher du cochon, qu'Eudoxie gardait au fond du jardin ; l'amitié avec le chien de Procope, Signal, amitié qui tourna à la terreur, une fois qu'il me mordit ; la découverte de notre ruelle, qui portait un nom louche – rue du [Théâtre](#). Je me souviens nettement d'une gêne que j'éprouvais à épeler ce nom incompréhensible devant mes premiers camarades. Les autres évoquaient des noms de rue prestigieux comme : *dixième anniversaire de la Révolution, Ventilation, Commune de Paris, Terrikon*. Beaucoup plus tard, Procope m'expliquera l'origine de ce nom incongru de *Théâtre*. Cette origine, c'est de Procope lui-même qu'elle provenait ! L'affaire remontait à trente ans en arrière, dans la Russie tsariste ; Procope ouvrait dans notre bourg la première salle de cinéma ; ces salles s'appelaient, à l'époque, *théâtres de cinéma*, - d'où ce nom si exotique !

La merveilleuse rue du [Théâtre](#) fut un cloaque boueux et sinueux, en terre noire et argileuse ; le ruissellement des eaux printanières irrésistibles y creusa de profondes rigoles, jusqu'à la rivière [Inia](#) ; ni bitume ni trottoirs ni parterres de fleurs ne déparaient ce paysage, resté en l'état, depuis le passage des Mongols, sept siècles plus tôt. Au-delà de [l'Inia](#) commençait

la terrible **taïga**, ou plus précisément, une *sogra*, un sous-bois, un prélude légèrement apprivoisé à la symphonie déchaînée des forêts sauvages.

En Europe du Nord, on peut imaginer, sans trop de peine, ce que sont l'été et l'hiver sibériens ; il suffit d'ajouter un peu de lyrisme dans les tableaux estivaux et un peu de dramatisme dans les rigueurs hivernales. Mais aucune intuition ne peut rendre le tableau épique du printemps sibérien. Tout commence par un fracas assourdissant, le plus souvent en pleine nuit. La débâcle ! La glace, qui couvre jusqu'à un mètre la surface de l'**Inia**, éclate, explose, au son des terribles salves de canon. Toute la marmaille des environs y accourt. S'engage une joute fascinante : les gamins sautent d'un bloc de glace sur un autre, sous les yeux attendris de leurs géniteurs. C'est un baptême de courage et de dextérité. J'ai passé mon examen à six ans, en tombant dans l'eau glacée. J'ai dû courir, grelottant, quelques centaines de mètres jusqu'à mon **isba**, où la gentille mamie Eudoxie frottait bien mon corps bleuâtre et me gratifiait d'un thé brûlant, accompagné de quelques bonbons. Celui qui vit à l'écran les pauvres chevaliers teutoniques, se débattant au milieu de la glace rompue du lac Peïpouss, dans *Alexandre Nevsky* d'Eisenstein, peut avoir une idée approximative de l'incofort qu'éprouve un malheureux, armé ou désarmé, jeté dans cette glaciale horreur.

La fête fut rare, en ces temps de pénuries et de famines. Pendant six mois, l'**Inia** se transformait en une gigantesque patinoire ; pour mes cinq ans j'eus pour cadeau une paire de patins de glace, que je ficelais sur mes lourdes bottes de feutre. Si la glace était couverte par trop de neige, je prenais mes skis ; ce fut plus lent, moins excitant, demandait moins de dextérité et exposait davantage au danger de gelures des orteils.

En largeur, l'**Inia**, en été, n'est que de trente mètres. Après la débâcle, elle

inonde des kilomètres de la forêt environnante. L'un de mes plus beaux premiers souvenirs printaniers est celui d'une sortie en barque, que m'offrit le grand Platon ! Promenade en barque, à travers une forêt sauvage renaissante, - un émerveillement fabuleux, au sens propre du terme ! Le but, en partie, fut effectivement d'ordre esthétique – il s'agissait de cueillir des primevères et perce-neige sibériens. Mais il y eut aussi une composante gastronomique. Quelques îlots non-inondés restèrent au sec ; des lièvres se sauvaient aux pieds des arbres ; Platon les attrapait par les oreilles et les projetait dans la barque. Sous mes yeux honteux, je vois toujours ces bestioles tremblotantes, gardant encore en partie leur poil blanc de l'hiver, avant qu'il ne devienne gris-marron en été. Les perce-neige, c'était pour la Maman rêveuse, les lièvres – pour la cuisinière Eudoxie.

Depuis longtemps, je me sens traître à la Nature. Une Culture s'accapara de moi très tôt, trop tôt. Et c'est à l'âge de quatre ans que cette trahison débuta.

Tous les soirs, lorsque mes frères se livraient, avec leurs nombreux copains, aux jeux, où furent sollicités les muscles et les courages, Maman, rentrée d'usine, complètement épuisée, me faisait asseoir et me lisait des contes de fées, qui ne demandaient que mes vierges oreilles et mes yeux crédules. Ce fut l'événement décisif, capital, fondateur de toute mon existence. Les premiers noms imprimés, que je vis, furent ceux de Ch.Andersen, Ch.Perrault, frères Grimm, A.Pouchkine. En ce temps de détresse, le Petit Poucet, le Chat Botté, la Blanche-Neige m'aidèrent à constituer un univers grandiose, dont je ne suis jamais sorti. Comment formuler cet effet bienfaisant, apaisant, me réconciliant avec toutes les horreurs du monde ? - une nette certitude, que la vraie vie est ailleurs ! Désormais, je végéterais dans le monde réel, celui des adultes, des producteurs, des acteurs, et je vivrais dans celui de mes rêves, où la

merveilleuse inexistence des images ou des états d'âme me garantit la non-rencontre avec eux, en leur préservant ainsi une pureté, que même mes attouchements par une émotion ou, plus tard, par une création ne troubleront pas. La soif à entretenir, plutôt qu'à assouvir. La larme et l'encre, plutôt que le geste et le sang.

Maman, je porterai à mon dernier souffle ma gratitude à tes mains, noircies par tant d'acier que tu maniais, pour que ne crèvent pas de faim tes trois fils ingrats. Mais je porterai surtout une honte immense devant tes yeux et ta bouche, qui m'apportèrent la nourriture la plus précieuse, ce goût d'un ailleurs, et que je n'ai jamais réussi à te le faire comprendre, pour que tu t'en réjouisses.

Cette coupure décisive entre l'inventé et le réel sera confortée par une deuxième raison, totalement indépendante de la première. En Russie, on n'avait besoin ni d'une perspicacité profonde ni d'une haute contemplation, pour s'apercevoir que le verbe pouvait évoluer sans aucun rapport direct avec la réalité. Le verbe officiel flattait la trayeuse de vaches, le jeune et le fort, s'occupant tendrement de vieux et de faibles. Il annonçait notre supériorité sur le monde des vieux banquiers occidentaux en matière des fusées, avions et production de la fonte. Les belles chansons soviétiques creusaient davantage ce gouffre : un lyrisme perçant, des mélodies radieuses, des tristesses douces et des enthousiasmes irrésistibles en émanaient. Il fallait fermer les yeux, pour s'en réjouir. On les ouvrait, et une horreur froide les paralysait sur le champ : tout, dans le domaine social, n'était qu'une grisaille infinie, une misère, que rien de pittoresque ou de léger ne soulageait.

Mais, inconsciemment, j'en retirerai cette ferme conviction (que je garde toujours), que le verbe *veut*, *peut* ou *doit* créer son propre royaume, avec

des frontières, des couleurs et des perspectives librement choisies par une âme, se désolidarisant avec l'esprit. Et l'homme *vaut* par cette création irresponsable et libre.

Quand je constaterai, beaucoup plus tard, une fusion complète entre le *beau* et le vrai en Europe, je ne changerai pas d'avis, je resterai avec mon rêve, qui ne me promet que solitude et souffrance, mais me protège de la routine du troupeau ou de l'ennui de la machine. En Europe, en effet, on entend les discours sur les impôts, les élections, l'emploi, les rivalités politiques, économiques, intellectuelles ; ensuite, on tourne la tête du côté du quotidien réel – on retrouve une coïncidence, une congruence, un parallélisme irréprochables ; on lit et l'on vit les mêmes sujets et phénomènes, rien n'est déformé, falsifié, détourné. Très rassurant pour le citoyen, très déprimant pour le poète.

Avec les contes de fées, désormais, les patins de glace et les skis nordiques ne seront plus mes plaisirs les plus vifs. Je continuerai bien à pénétrer, tous les étés, dans ma *taïga* natale, avec mamie Eudoxie, pour y cueillir des groseilles et des framboises des bois, mais mon cœur sera déjà ailleurs, au milieu de ces pages ensorcelées et encore inaccessibles, d'où m'inondent tant de merveilles, que mon âme veut habiter. Je dis bien âme, puisque l'esprit, tel que je le verrai plus tard, se plaçait évidemment plus près du corps que du cœur.

Cette sensation lancinante d'un monde à jamais inconnu, à jamais inaccessible, et pourtant vécu intensément, avec une admiration et une fidélité à toute épreuve, cette sensation provoqua une autre conséquence, cette fois pratique plutôt que lunatique. Un besoin de fuites, de fugues, d'absences, d'abandons, d'effacements. Dans le premier quart de siècle de mon existence, s'ensuivirent cinq fugues. Ce serait comique de les mesurer en distances, me séparant de mon berceau : quelque centaines

de mètres, cent kilomètres, trois cents, quatre mille, six mille. Toutes ses fugues, sauf une, la première, je les entrepris tout seul.

Mes quatre années bien tassées, j'échafaudais, devant deux potes du même âge, une vaseuse théorie, d'après laquelle, en suivant les rives de l'[Inia](#), on pourrait arriver au grand fleuve, l'Ob', celui qui se jette dans l'Océan Arctique. Bien décidés, nous partîmes à trois dans une bonne (!) direction. Au bout de trois cent mètres – un obstacle imprévu, un ruisseau de plus d'un mètre de large nous barrait la route. La panique, les larmes, les reproches mutuels. Un paysan nous entendit geindre et pleurnicher, vint nous sauver, nous interrogea et nous reconduisit chez nos parents respectifs. Pour les autres, ce fut une fessée réglementaire. Moi, je fus félicité par Platon, tendrement sermonné par Maman et ridiculisé par les autres. Quatre ans plus tard, je préparerai autrement mieux ma prochaine fugue. Toutes les fugues suivantes furent des succès fulgurants !

Dans l'[isba](#) je découvrais l'âme de mon peuple ; à l'occasion des fêtes, on s'attablait autour d'une table, chargée de concombres et tomates salés ou marinés, des patates fumantes, des harengs saurs, des oignons crus. Des bouteilles de vodka trafiquée couronnaient tout et approchait le moment central de ces festivités – les chants. Toutes les femmes appuyaient leur têtes attristées sur les mains collées contre une joue et entonnaient des chants nostalgiques, où figuraient surtout des cochers, frigorifiés dans la steppe enneigée, ou des cosaques, promettant à leurs belles le prompt retour des campagnes, où les appelaient leur cheval et leur sabre. Je garde toujours le même plaisir à fredonner ces airs d'une insupportable mélancolie. M.Kundera, dans sa *Légèreté d'être*, se moque du magnifique chant du flibustier caspien Rasine ; je lui en gardai une rancune sans retour.

Je pourrai constater, un jour, que même le moujik le plus grossier a

quelque chose d'*émouvant* à dire sur l'âme russe, comme le paysan français le plus primitif dira quelque chose de *sensé* sur l'esprit français ; et le charcutier allemand le plus lourd dira quelque chose d'*attendrissant* sur le cœur allemand.

En bons descendants des [Novgorodiens](#), Procope et Platon évoquaient souvent les razzias des Mongols, au Moyen-Âge, sans toutefois se rendre compte, à quel point ces maudits cavaliers incultes et rustres laissèrent des traces honteuses dans la mentalité russe : la fourberie, le larcin, la brutalité, l'incurie dans l'habitat, dans les habits, dans l'urbanisme.

Mais revenons à mes séances de lecture. J'approchais de mes cinq ans, et Maman n'en pouvait plus de ma voracité livresque. Une heureuse occasion simplifia mes rapports avec l'écrit. Platon devenait de plus en plus myope ; les lunettes ne lui suffisaient plus. Mais il tenait tellement à lire le journal local, *Le Mineur*. Ce qui l'y intriguait le plus, c'étaient les nouvelles de la guerre de Corée qui venait d'éclater. Platon tenta le coup : il commença par me montrer les lettres de l'alphabet, en prononçant les sons correspondants et en attendant de former de moi un lecteur attiré de son journal. Le miracle eut lieu, au bout d'une semaine, même si j'avais encore beaucoup de mal à lire les chiffres. Pauvre Platon ne saura jamais le nombre exact d'avions que perdait le méchant Américain, dans cette année inaugurale de ma dignité nouvelle dans l'empire des lettres.

La complicité avec Platon fut totale. Lui, comme d'ailleurs Maman elle-même, ne m'engueulera jamais, bien que des occasions n'en manquaient pas. La dive bouteille exerça sur Platon ses charmes jusqu'à son dernier jour, au grand dam d'Eudoxie, qui lui citait l'exemple édifiant de Procope, toujours sobre dans son corps et son esprit. Autant, d'après mes souvenirs partiels, l'[isba](#) de Procope rutilait de mille enjolivures, autant

celle de Platon exhibait partout des taches lépreuses.

Platon me confiait des missions hautement confidentielles, liées au débit de boissons, situé dans la seule rue goudronnée du quartier. Ce dernier point n'est pas sans importance, puisque jusqu'à l'âge de sept ans, je ne connus point de chaussures d'été ; j'allais donc nue-pieds ou en pantoufles empruntées à mon frère aîné. Tenant au confort maximal dans mes déplacements clandestins, Platon fut heureux de savoir mes pieds en sécurité, sur le [bitume](#), lorsque je courais, sa bouteille de vodka de 25 centilitres sous ma chemise et le cœur battant, pour échapper aux impitoyables saisies, pratiquées par mamie Eudoxie sur tout livreur de liquidités suspectes. De toute façon, je finis par évincer toute la concurrence, puisque Eudoxie ne soupçonna jamais à quel point je pouvais être complaisant au vice, qui, d'ailleurs, rongea toute la contrée. Elle me laissait filer, sachant mes anodins attachements aux seuls livres et concombres, et non pas aux machinations des voyous, qui dominaient le voisinage. Je me comportai pourtant en voyou.

J'avais six ans, lorsqu'Élisabeth amena dans l'[isba](#) son amoureux. Les choses se compliquèrent. Il fallait déguerpir, pour laisser la place aux jeunes tourtereaux. L'usine de Maman la gratifia d'une pièce, dans un appartement communautaire, dans un [baraquement](#) sordide, en bois, sans tout-à-l'égout, sans toilettes ; huit mètres carrés devaient suffire pour nous, les quatre. La vermine, le cafard et la punaise, infestaient les pièces et les cuisines, toute lutte étant inutile, les appartements n'étant pas bien isolés les uns des autres. De misérables planches furent en permanence pourries, le gel et la pluie venant rapidement à bout de toute réparation.

Des champs de boue s'étendaient tout autour. En hiver on n'y voyait pas de neige blanche, tout fut couvert d'une épaisse couche noire de charbon ; la mine était à moins d'un kilomètre, avec ses terribles terrikons. Mais, ô

merveille, à quelques mètres de là apparaissait le premier **bitume**, qui culminait au centre-ville.

Ce fut maintenant une ville ! Puisque le bourg, qui, jadis, portait le nom de Koltchougino (venant de l'expression *cotes de maille* !), fut proclamé ville, affublée d'un nom retentissant de Léninsk ! Au centre-ville, je vis, pour la première fois, des immeubles staliniens, de quatre étages, avec des balcons ! Y résidaient des notables, désignés par le comité du Parti. Je n'osais pas m'imaginer vivre dans un palais pareil ; j'éprouvais à peu près les mêmes sentiments que, d'après Goebbels, devaient vivre les Slaves vaincus, promenés en camions, à l'aube, au milieu de la rutilance de nouvelles villes germaniques, en terre slave.

En attendant il fallait m'habituer à porter, tous les jours, des seaux d'eaux usées vers un abominable trou d'immondices, à côté des toilettes communes.

Tous les jours, ce fut un combat de survie. Les magasins furent vides, l'argent rare et les appétits en permanence aux aguets. Combien de fois Maman me levait vers quatre heures du matin, pour que j'aie à prendre mon tour dans la queue, qui se formait devant les boulangeries. Et parfois ça payait ! Je rentrais, triomphant, avec un pain noir (le blanc, je le découvrirai beaucoup plus tard !) sous le bras ! Deux ou trois fois par mois, on réussissait un exploit, si festif, si joyeux, – on se procurait de la 'viande' ! En réalité, c'était des saucisses pourries ; ce que c'est que la vraie viande, je ne l'apprendrai que cinq ans plus tard. En hiver, la fête gastronomique se présentait sous forme d'une ferme galette blanche, c'est ainsi, qu'on vendait le lait congelé au marché ! Je la portait, cette lourde galette, sous mon bras, en la suçotant parfois en route. À la maison, elle fondait dans une casserole, pour redevenir lait et servir pour cuisiner de vraies galettes d'orge, dans notre cuisine communautaire, partagée avec

la famille polonaise, souffrant beaucoup plus que nous de la sombre précarité de l'existence. En été, on voyait au marché des *Peaux jaunes*, venus d'Asie Centrale, avec leur chargement de melons et de pastèques ; leurs steppes étaient assez proches, un demi-millier de km. D'ailleurs, l'une des deux branches du Transsibérien traversait le Kazakhstan musulman, sur une centaine de km, en passant par la ville du nom de Saints-Pierre-et-Paul ; les bolcheviques retranchèrent *Saints* de ce nom incompréhensible, et les musulmans, de nos jours, gardèrent le reste. Le peu de culture livresque des commissaires staliniens explique aussi l'existence à [Moscou](#) de rues, portant des noms tordus et indéchiffrables tels que : Érection-de-la-Croix, Épiphanie, Précurseur-du-Seigneur

Une autre grande fête m'attendait – j'eus ma première paire de chaussures d'été ! C'est que je trépignais d'impatience, la 'grande' [école](#) m'ouvrait ses portes, même si je n'avais pas encore les sept ans obligatoires.

Notre voyage aux bords du lac Baïkal, où habitait mon oncle Michel, fut une fête de moindre importance que ma première rentrée de classes. Le fils de Michel, H., sera géologue ; il parcourra toute la Sibérie, à la recherche de gisements d'or, de nickel, de diamants. Ami de tribus sibériennes et de leur congénères d'Eskimos, il participera aux courses à ski, 60 km, entre la Tchoukotka et l'Alaska (je porte, d'ailleurs, le prénom du premier évêque de l'Alaska russe ; on peut y voir une hypothèse de plus sur mes origines). H. habite aujourd'hui exactement la même bourgade, sur la même rive du lac Baïkal, qu'aborda et décrivit récemment S.Tesson.

Mais je m'embourbe dans les détails matériels ; je vais en revenir aux 'spirituels'. J'avais déjà lu, moi-même, tous les contes de fées que contenait la très riche bibliothèque de Maman. Et maintenant je découvrais

les centaines de livres, que Maman gardait sous notre lit, rue du [Théâtre](#), et que je découvris dans notre méchant poulailler.

Il semblerait que la trésorerie de l'usine de Maman fut très mal tenue. La direction, ne pouvant pas honorer ses obligations salariales, proposait aux ouvriers des compensations en nature. L'alimentation, hélas, ne figurait pas dans la liste des produits proposés. Ça pouvaient être des casseroles, des cartes postales, des boutons, des bonbons ou ... des livres. C'est ainsi, au détriment de nos appétits terrestres, le pays soutenait nos appétits célestes ! Et je découvrais, ébloui, des auteurs fantastiques. Il y avait, bien sûr, J.Verne, F.Cooper, M.Twain, R.Stevenson, A.Grin, B.Kavérine, mais aussi Balzac, Stendhal, Hugo, Dumas, Maupassant, Zola, R.Rolland, Galsworthy, Dickens, Thackeray, Steinbeck, J.London, Goethe, H.Heine, Th.Mann, S.Zweig et tant d'autres, sans parler des auteurs russes.

Maman aurait pu servir d'affiche de propagande, pour illustrer l'œuvre civilisatrice du pouvoir soviétique. J'associerais ce pouvoir plutôt aux innombrables queues, que j'ai faites, pour acheter des allumettes, des pantoufles, de la margarine, des clous, des stylos, des bonbons etc. Même pour les tickets de cinéma, il fallait livrer de véritables batailles, les plus impatients de spectateurs n'hésitant pas à se frayer le passage aux guichets, en escaladant les épaules et les têtes de la concurrence compréhensive et rieuse. Les bagarres, les rixes, les pugilats, les coups de couteau animaient nos interminables attentes. Dans trois cas sur quatre, on rentrait bredouille ; et l'on se levait une heure plus tôt, à la prochaine prise de queue aurorale. On vivait de l'espérance, comme le confirmeront les marquises de M.Proust.

Le projet de ma deuxième fugue mûrissait, depuis que j'ai su que ma marraine faisait partie peut-être de la même famille que mon père putatif. Je n'ai jamais embêté Maman au sujet de mon géniteur ; de mauvaises langues poussaient l'horreur jusqu'à supposer qu'il fût Allemand ! Or, ma

marraine s'appelait Gertrude, elle venait de déménager au chef-lieu de la province ; je voulus avoir le cœur net et conçus un plan de visite éclair chez cette grande et belle dame, qui était déjà venue rue du [Théâtre](#), où les traits hautains de son visage laissèrent de troubles souvenirs dans la famille, frôlant la haine et la malveillance.

Pour ne plus revenir sur ce sujet épineux de mes origines, côté paternel, j'évoquerai ma dernière tentative d'accrocher mon sang à une lignée inconnue. Il me restaient vingt-quatre heures, avant que je prenne le [train Moscou-Paris](#), à la gare de Biélorussie. Sur un boulevard moscovite, je me suis arrêté devant un kiosque de renseignements de la mairie. Une force, occulte et obscure, me poussa vers le guichet, où je remplis machinalement un formulaire de recherche d'adresse, en y glissant l'un des trois noms qu'on invoquait dans le voisinage de notre famille en Sibérie, en allusion à mon introuvable père. Je le fis, en toute inconscience, sans aucune préparation, aucune émotion, aucune attente, aucun espoir. Au bout d'une minute, on me tendit mon formulaire – il était complété par un patronyme et un numéro de téléphone. Et y figurait une adresse ! Place Pouchkine, à dix minutes à pied de l'endroit où je me trouvais.

À côté de l'imposant cinéma *Russie*, et, au-dessus d'un café où se dégustait un excellent chocolat chaud (mes années d'étudiant m'y mèneront tant de fois), je trouve l'immeuble indiqué sur mon bout de papier, je monte au deuxième, je sonne. Une dame ahurie m'ouvre brusquement la porte et me jette : *Docteur, enfin, que vous êtes lent !* Je suis sans voix, l'émotion m'étouffe, mes dénégations sont inaudibles. La dame me conduit vers une chambre, où je vois un vieillard, tout pâle, au fond de son lit, en méchant désordre. La dame s'éclipse juste le temps qu'il me faut, pour jeter ses paroles folles au visage du mourant : *Avez-vous connu Pauline I., en Sibérie, à la fin de la Guerre ?* Le bonhomme paniqué se dresse de surprise dans son lit, ses yeux exorbités expriment

la frayeur ou l'hostilité. On entendait déjà les pas de la dame, qui revenait de la cuisine par le couloir ; le *Oui* retentit comme un glas dans mes oreilles incrédules, je me précipite vers la sortie, la dame m'accompagnant de son regard haineux et apeuré. Trente ans après, un oligarque russe voudra me montrer ses nouveaux bureaux luxueux – ce fut dans l'appartement de mon présumé ancêtre ! De silencieux mafieux y montaient leurs affaires louches de ventes d'ordinateurs. Mais le café fut toujours là ; l'amère mélancolie gâta mon plaisir de boire une tasse, comme auparavant.

Mais il fallait faire mes valises, ou plutôt remplir mes cartons de livres, mon seul bagage que j'amenais vers la lointaine France. Le chapitre paternel fut clos.

Mais à l'âge de huit ans, la prospection généalogique fut moins dramatique. J'avais déjà l'adresse de Gertrude. En plein hiver, j'entrepris un voyage de cent kilomètres, en car. Le car n'était pas chauffé ; la température tournait aux alentours de - 40°. En hiver sibérien, la nuit tombe tôt. Le car n'avait pas fait la moitié du parcours, il tomba en panne, en rase campagne, en pleine nuit. À l'intérieur, il faisait entre -10 et -20° ; le conducteur terrifié s'affaira autour du capot, en vain. Les passagers craignirent le pire ; les téléphones mobiles n'apparaîtraient qu'un demi-siècle plus tard. Mon plus gros souci, c'étaient mes pieds. J'avais déjà perdu, à deux reprises, la peau de mes orteils, gelés au cours de mes sorties audacieuses à ski de fond. Je me suis recroquevillé sur mes pieds, ma chapka baissée, pour protéger ma bouche. Les passagers finirent par jeter dehors le misérable conducteur, afin qu'il marche jusqu'au village le plus proche, pour chercher de l'aide. Cette violence fut inhumaine, puisque dans cette région, le village le plus proche pouvait se trouver à 30 kilomètres (pour le reste de la Sibérie, on pourrait aller jusqu'à 100). Le pauvre homme pouvait y laisser sa peau, la circulation, à cette heure-là et

par ce temps-là, étant très mince. Néanmoins, au bout de deux ou trois heures nous fumes sauvés par un camion. J'arrivais à [Kémérovo](#) ; ma marraine Gertrude me gâta avec son Strudel ; elle me passa le savon de n'avoir rien dit à Maman. Je la rassurai, en disant que depuis ma première enfance, Maman était avertie, que mon envie de fugues pouvait se réveiller à tout moment, sans crier gare. L'ambiance devint si décontractée et même gaie, que j'ai laissé de côté l'objet de ma visite autant grave qu'inopinée. Gertrude a dû attribuer mes fantaisies géographiques à une mésentente au sein de la famille et ne m'interrogea pas davantage. Je rentrai au bercail au bout de trois ou quatre jours.

Par deux fois, je fus envoyé dans des colonies de vacances pour les jeunes pionniers. À la petite école, où les garçons et les filles portaient les mêmes jupettes courtes, j'avais déjà connu les réjouissances et les chagrins collectifs ; dans les colonies, je me sentais aussi mal à l'aise. Je fus maladroit en tout : dans le jeu, dans le récit de blagues, dans le montage de sales coups contre nos moniteurs. Je vis des ours en toute liberté, j'eus une grande frayeur, étant piqué par un méchant tique, porteur d'encéphalite ; je me régalaï des fraises des bois, si bien-odorantes et juteuses ; la cantine, après la faim permanente à la maison, me comblait d'aise réjouie ; les forêts de pins et de cèdres furent intimidantes et grandioses. Tant d'écureuils et de lynx apportaient à ce paysage épique – la vie, la beauté, un ailleurs digne de mes rêves.

Je fis une grande découverte dans notre clapier. Si rue du [Théâtre](#), on ne voyait que des Russes, rue Kirov (oui-oui, ça fait encore penser aux théâtres, mais cette fois-ci, on était loin du ballet ; contrairement au théâtre de la Néva, qui s'appelle aujourd'hui théâtre Marie, ma rue porte toujours le nom de ce moujik, trucidé par Staline, à qui il faisait, paraît-il, de l'ombrage), oui, rue Kirov, je fis connaissance de nombreuses tribus,

dont les plus voyantes furent constituées de Polonais et d'Allemands (c'est, d'ailleurs la présence de ces derniers qui accéléra mes préparatifs de la Fugue numéro deux). Les Grands-Russiens, à qui se référait ma famille, n'y représentaient pas une majorité absolue. L'habitude de vivre au milieu de ces trois ethnies s'infiltra si profondément dans ma conscience, que c'est seulement dix ans plus tard, que je me rendis compte, que mon meilleur ami, à l'époque, fut un Polonais, E.Saltiewski, et ma petite amie, I.Nietzer, - une Allemande. Dans la famille du premier, j'écoutais, avec les mêmes larmes aux yeux, les fameux *Adieux à la Patrie* d'Oginski. La famille d'Eugène fut déportée en Sibérie après le partage de la Pologne entre les nazis et Staline, mais je ne l'apprendrai que beaucoup plus tard. L'enfance veut tout remplir de bonheur et d'insouciance ; la mélancolie et la sensibilité à la souffrance ne nous visitent qu'à l'adolescence. Au Conservatoire de [Moscou](#), je verrai le tableau de Répine, *Les Compositeurs Slaves*, où je découvrirai les têtes de Chopin et d'Oginski. Les parents d'Eugène me firent découvrir une autre façon d'être Slave, avec plus de dignité, de fierté et de cette énigmatique liberté, ce besoin le plus incompréhensible pour la plupart des Russes. Je ne fais évidemment que traduire mes très vagues impressions dans les expressions d'aujourd'hui.

L'Allemande Inna me donna les premières leçons d'allemand ; ses cours furent si pénétrants, que je garde intacte une proximité tonale et mélodique avec cette langue, devenue presque ma deuxième langue maternelle. Le polonais, malheureusement, s'éteignit assez tôt, puisque le pauvre Eugène se tua à l'âge de quatorze ans.

J'étais le seul Russe à pouvoir communiquer avec les Polonais et les Allemands dans leur langue ; apprécié par les uns, soupçonné de trahison par les autres. Par ailleurs, la majorité de mes camarades de classe furent

enfants de déportés. À l'annonce de la mort de Staline, tout le pays fut plongé dans une larmoyante lamentation ; à Léninsk je n'entendis pas de sanglots ; j'aperçus, en revanche, quelque lueur dans les yeux, retrouvant, visiblement, quelques vagues espérances au milieu d'un enfer.

Une famille polonaise, originaire de Galicie, partageait notre appartement communautaire. À travers les cloisons, j'entendais des voix joyeuses, en ce printemps 1953. Un tiers de nos institutrices (il n'y avait aucun instituteur) furent Allemandes de la Volga (à propos, ma marraine Gertrude venait de cette région, peuplée d'Allemands depuis le XVIII-e siècle). Elles ne cachaient pas non plus leur soulagement, discret mais facilement perceptible.

Mes demi-frères se sentaient à l'aise dans nos bas-fonds prolétaires. L'aîné, Victor, devint un redoutable chasseur. En respectant le rite local, il tua son premier ours au poignard, sans subir la moindre égratignure. Une douzaine d'ours, qui suivirent, lui apportèrent une certaine aisance matérielle, grâce à la vente de peaux, appréciées en tant que couvertures, pendant les rudes nuits d'hiver. De gaîté de cœur, Victor devint mineur dans une mine de charbon, ce qui signifiera pour nous un chauffage gratuit – des camions rataient souvent les virages.

Les alambics tournaient à plein régime, dans les faubourgs de la cité ; mes frérot s'en régalaient abondamment et fréquemment. Maman, pour compenser ces trous dans le budget familial, se levait souvent vers quatre heures du matin, pour aller décharger des camions et gagner quelques roubles manquants. Dix ans plus tard, elle écourtera ses nuits par les mêmes exercices, pour m'envoyer, à moi, l'étudiant, dix ou quinze roubles. Mais je ne l'apprendrai que plus tard. Jamais ma honte ne fut plus aigüe ni mes larmes plus franches.

Valéry fut discret et timide ; il jouait de la guitare, comme Maman (je l'entends toujours en train de chanter la chanson géorgienne sur la Reine Tamar). Les études les ennuyaient, tous les deux, et Valéry rejoindra Maman dans son usine sidérurgique, en tant que forgeron. N'oubliez pas une commande électronique, avec un bon clavier ; ce fut un marteau de vingt kilos, qu'il devait brandir, torse nu, pour forger des haches, des enclumes ou des plaques cuisinières.

Tous les deux se laisseront mourir, avec un certain consentement passif et résigné, aidés par l'alcool abrutissant et par les interminables tunnels sociaux sans aucune étincelle au bout.

Bon, les drames, dans les rues de Léninsk, furent notre pain quotidien. Je vois encore mon ami Alexandre, aujourd'hui californien, entouré d'une bande, brandissant des couteaux devant son visage, tandis que l'un d'eux me tenait à l'écart, en me promettant vie sauve. L'impuissance, la lâcheté, la trahison, c'est ainsi que je revivrai cent fois cette scène, inondé d'une honte. Mais Sacha ne m'en a jamais voulu ; il connaissait mieux que moi les conduites raisonnables à tenir en cas de dangers mortels ; il vivait quotidiennement la violence, la férocité, la bestialité de nos concitoyens.

Je retourne aux joyeusetés (relatives). Ma troisième fugue se profila le jour, où je fis connaissance de mes charmantes cousines, Svetlana, Lydie et Galina, qui vinrent à Léninsk, pour l'enterrement de Platon. Oui, j'avais dix ans, quand mon meilleur bienfaiteur et mentor, ma tendresse et ma douceur, succomba à ces ivresses et à ses paresseuses. Il connut trois empereurs et une demi-douzaine de Secrétaires Généraux. Aux obsèques, Eudoxie me prophétisa : *personne ne t'aimera comme papie Platon*. Je demandai au pope si je pouvais garder en tant que souvenir le bandeau en papier, avec des bondieuseries griffonnées par-dessus, qui entourait le front blanc de Platon ; le pope, furieux, me promit des géhennes

extérieures pour de si grossiers manquements à la dignité religieuse. Au sujet des amours à attendre, Eudoxie, heureusement, eut tort et au passé et dans l'avenir. Je connus deux splendides amours : de la part de Maman et de ma compagne française, qui comblèrent complètement mon besoin d'être aimé. Mais Eudoxie eut raison en matière d'amitiés : aucune amitié ne m'apporta autant de naïve complicité et de souriants attendrissements, que la chaleur débonnaire de Platon. Mes expéditions pendables au débit de boissons, qui peut-être avaient coûté à Platon quelques années de moins à vivre, je les revivais maintenant comme des épopées romantiques, imaginées et manigancées par mon sage complice.

Mes cousines étaient filles de la sœur de Maman, Lubov, un très bizarre personnage, au visage mongol. De lourds soupçons devaient peser sur les vertus conjugales de mamie Eudoxie. Leur père fut mon parrain, un paysan venu de Riazan, au centre de Russie. Le moujik très représentatif : ivrogne, paresseux, jouissif, cœur léger et âme lourde.

Il y avait trois cents kilomètres à traverser. Cette fois-ci, j'allais prendre, pour la première fois, un train. Sans avertir personne, je débarquais à la gare de [Novosibirsk](#) (ex-Novo-Nikolaïevsk). Avant de prendre le tram, pour traverser l'Ob', je fus frappé par le gigantesque Opéra. C'est là que j'écouterai, le lendemain, mon premier opéra, ce sera le *Vaisseau fantôme*.

Je me suis fait engueuler par Lubov, pour mes improvisations sauvages et discourtoises. Mais le couvert et le lit de camp me furent assurés avec beaucoup de chaleur complaisante. Mes cousines étaient très curieuses de connaître de plus près ce sauvageon, sorti tout droit de la [taïga](#). Cette famille connaîtra un sort tout à fait ordinaire, dans ces temps de violences et de misères : la cadette sera égorgée par un copain jaloux et la suivante se suicidera pour des raisons sentimentales. Rien de particulier donc ; on a déjà vu ça partout, la routine, la norme ; le destin, comme le banalisent

les Russes et dramatisent les Allemands.

Au retour, Maman me supplia de la mettre au courant de ma prochaine fugue, qu'elle savait inéluctable.

L'été durait un mois et demi. Je me souviens de cette neige abondante, qui s'abattit sur nos rues un 22 juin. Début août, les arbres étaient déjà nus. D'abord, les hivers m'enchantaient, ils m'horrifiaient ensuite. L'école se fermait par -40° ; mon record fut de -52° . Avec les $+47^{\circ}$, que je vécus à Séville, ça fait un écart de 99° . Franchirais-je un jour la barre de 100 ? J'ai vu des moineaux tomber, raides morts, à partir de -45° . On s'amusait à cracher en l'air et à entendre un glaçon tomber, en résonnant, comme si c'était du cristal. La blague la plus cruelle consistait à proposer à un novice de lécher un objet métallique ; c'était de la super-colle immédiate.

Que j'ai aimé cet admirable S.Tesson, avec le récit de son séjour en Sibérie rurale ! J'y reconnaissais tous les petits détails de mes péripéties sibériennes. C'est un homme d'une sensibilité à fleur de peau, un rêveur incorrigible, un nomade de pied, comme je le suis de l'âme. *Vivre me semblait le synonyme de s'échapper. Fuir, c'est commander* – c'est ce que nous aurions pu nous dire, au beau milieu de nos itinéraires, croisés en sens inverses !

Il y a de fantastiques chiasmes dans nos parcours réciproques. Et même dans les genres, que nous préconisons. Je suis incapable de tant de spontanéité et d'esprit de suite dans une narration de ce que j'aurais vu ou vécu. Vous apprendrez mieux le cadre de vie d'un Sibérien chez S.Tesson, qui y resta quelques mois, que chez moi, qui y traînai les pieds pendant dix-sept ans ! Sur ces pages, vous ne connaîtrez sans doute rien d'important sur mes états d'âme ; vous découvrirez la moindre plaie dans l'âme de S.Tesson, dans ses pages bouleversantes de sincérité et de vulnérabilité, tout en restant précises ! En sens inverse, je me dénude

dans mes maximes abstraites ; au-delà d'elles, il n'y a rien à découvrir dans ma personne cachottière ; elles ne seraient appréciées que par des talons rouges du XVIII-e siècle. Mais le pauvre S.Tesson est inexistant dans son misérable recueil d'aphorismes, avec un manque navrant d'originalité, de profondeur et même de hauteur. Il vient d'une culture de l'esprit, culture tranquille et modérée, pour finir dans une nature déchaînée et grandiose ; je quitte cette même nature, pour me baigner dans l'intranquillité et le débordement d'une culture du rêve.

L'Académie Française vient de coopter un nouveau membre, A.Makine, qui passa son enfance aux mêmes lieux que moi. Comme avec S.Tesson, le public apprécie l'authenticité des fins et se méfie de l'invention des commencements. S.Tesson retrouvera ses grognards, et A.Makine – ses gueules noires ; moi, je resterai avec mes contes de fées.

L'adolescence est tardive en Sibérie. À quatorze ans, je connaissais à peine quelques émois et troubles, dans un corps encore trop juvénile. Les pays chauds, où les tempéraments cherchent l'extase, sous un soleil coquin ou au bord d'une mer caressante, ces pays commençaient à m'attirer. Et j'envisageais déjà ma prochaine fugue, pour compléter mon tour de la famille.

Au Caucase, vivaient ma tante Olga, avec ma cousine Ludmila et mon cousin Boris. Mon oncle Michel, avec un fils, qui, lui aussi, portait mon prénom germanique, rejoignirent ma tante ; ils avaient marre des neiges éternelles, à peu près comme moi-même. Il s'agissait de franchir cinq mille kilomètres. Aguerri aux trois fugues précédentes, je me lançai dans la quatrième, le cœur léger, plus léger que ma bourse, qui ne prévoyait même pas de billet de retour, comme trois ans plus tard, dans ma razzia moscovite.

Maman fut mise au courant de mon départ. Le prétexte affiché fut assez original : la monotonie de mes notes – toujours les meilleures en toutes

matières – créerait chez moi un soupçon d'une complaisance de mes professeurs, je devrais me mettre à l'épreuve dans un cadre, où je ne serais qu'un intrus, pour être sûr de mes capacités 'objectives'.

Le voyage dura presque six jours. Je fis une escale à [Moscou](#). J'avais déjà lu Balzac et Stendhal, je voulais pousser un cri, en débarquant à la gare de Kazan : *voilà la capitale que je vais bientôt conquérir, avec mes talents inentamés dans une province occulte et obscure !*

La secousse orgueilleuse et bénéfique n'eut pas lieu ; tout au contraire, je vis une masse de visages fermés, bornés, uniformes. J'ai tôt compris, qu'en Sibérie on pouvait encore apercevoir des réminiscences des expressions libres sur des visages des derniers insoumis. À [Moscou](#), tous les visages parlaient la servilité, la peur et la crapulerie. Je traversai la Place Rouge ; j'aperçus derrière les murailles du Kremlin les coupes des trois cathédrales magnifiques. Je découvrais une civilisation qui faisait cruellement défaut au milieu des huttes sibériennes. Les églises furent ma surprise la plus bienfaisante.

Dans un monde, fermé à la Beauté, mes pensées furent paralysées, ne voyant aucun soupire, donnant sur l'intelligence, l'élégance, la noblesse. Les traces des siècles plus cléments pour le Beau m'apportèrent une première petite démangeaison à l'endroit où doivent pousser les ailes.

Je me fermai davantage aux hommes et devint encore plus attentif dans le choix de livres. Non pas à lire, mais à vivre ! La vie d'ailleurs prit des contours plus réalistes. Viendront bientôt mes premières rimes et mes premiers rythmes. Le poète est né en moi ce jour-là, avec la conscience, que le beau peut s'harmoniser avec le vrai, que l'art peut non seulement se substituer à la vie, mais l'accompagner sans heurts ni rejets. Pas fraternellement, peut-être, mais artistiquement. La vie peut être intense, et l'art le doit !

Et me voilà en vue des montagnes du Caucase. Ce fut une fin d'été. Je

découvrais de vrais pommiers, abricotiers, noyers, pruniers. Devant les vignes et les orangers je restai sans voix ; ils étaient plus près de mes contes de fées que de la réalité, où l'on joue, travaille, calcule. Je dévorais des yeux les cyprès, les oliviers, les lauriers ; je ne connaissais leurs noms que d'après des livres orientaux exotiques.

Tante Olga habitait dans une superbe villa, entourée de jardins et de vignobles. Son mari, ex-colonel du KGB, se fit remarquer pendant la guerre par des opérations coup de poing, comme l'expulsion de nations entières du Caucase et de la Crimée, pour entente avec l'ennemi.

Dans la famille, ils furent, tous, un peu confus à recevoir un personnage hirsute, ébouriffé, éberlué, en haillons, balbutiant des mots incohérents, pour justifier sa venue à l'improviste. Je ressentis un petit soulagement, en apprenant que j'allais, peut-être, dissiper un peu leur tristesse, puisque leur fils Boris, venait de quitter le foyer, pour aller apprendre le beau métier d'artilleur, aux bords de la mer d'Azov. En plus, ma cousine n'aurait plus besoin de répétiteurs ; je jurais être compétents en toutes matières scolaires (à l'époque, je n'en étais pas si sûr).

La ville fut créée par la grande Catherine et s'intitulait *Don-de-Catherine* ; après la révolution, les nouveaux maîtres ne se cassèrent guère la tête et l'ont rebaptisée mécaniquement en *Don-des-Rouges* ([Krasno-dar](#)). Les habitants furent descendants des fameux cosaques Zaporogues, connus pour leur indisciplinisme sauvage. Au fil des ans, d'Ukrainiens ils devinrent Russes. Une curiosité géo-ethno-politique était que de l'autre côté du détroit (chez Homère, ce fut la frontière entre le monde des vivants et celui des morts), la Crimée russophone fut donnée récemment par cet abruti de Khrouchtchev à l'Ukraine !

Le moujik sibérien n'avait aucune idée de supériorité ou d'infériorité, dans les héritages culturels ; il vivait dans l'ignorance totale du monde extérieur ; sa sauvagerie ne s'appuyait sur aucune considération

historique, il n'avait pas d'Histoire (j'apprendrai un jour, que pour Hegel, la Sibérie était le coin de la planète le plus impénétrable pour une culture quelconque). Le cosaque, lui, gardait une mémoire millénaire ; il connaissait le Polonais, le Turc, le montagnard caucasien, les musulmans ; ses jugements furent idéologiques et raciaux ; l'arbitraire tribal fut sa loi et règle ; sa cruauté potentielle me faisait frémir. Je me demandais si l'ignorance étoilée n'était pas un moindre mal, comparée avec la connaissance haineuse. Ces Cosaques aidèrent Catherine à repousser le Turc jusqu'au Danube, pour y fixer la nouvelle frontière de Russie. Mais elle voulut se débarrasser de cette horde indisciplinée ; la Crimée fut promise aux Grands-Russiens, les Cosaques furent donc expédiés dans les steppes turcomans du Caucase, en appui des Cosaques du Don qui n'y faisaient que quelques incursions audacieuses.

À l'école, les choses se déroulèrent mieux que prévu. Les professeurs étaient plus primitifs qu'en Sibérie ; les jeunes cosaques, amis de la steppe, s'avérèrent plus lourdauds et inertes que mes collègues de la forêt sibérienne. Mes notes furent les mêmes qu'en Sibérie, le pari pouvait être considéré, très rapidement, comme réussi.

Pendant deux années je profitais de la gentillesse de mon excellente tante, qui m'a fait découvrir la mer. À Sotchi, je vis, pour la première fois, un horizon infini ; je connaissais déjà le firmament infini et étoilé, qu'on admire dans la forêt de Sibérie.

Je retournerai vers cette mer, cinq ans plus tard, dans ma deuxième année d'étudiant ; l'[Université](#) avait deux colonies de vacances aux bords de la mer Noire, l'autre se trouvant en Abkhasie. Cette année-là, mon cousin Boris se trouvait à l'extrémité Sud de l'URSS, ses canons pointaient l'Afghanistan ; moi, j'étais à l'Extrémité Nord, à Mourmansk, où l'un de mes camarades de classe se formait au rude métier de sous-marinier.

Un peu plus tard, par deux fois je ferai le tour de Crimée. De son antique avion à quatre ailes, un pilote éméché me descendra à Odessa, où je serai très déçu par le poisson local ; dans les rivières sibériennes on en trouvait de plus goûteux. Mais l'Opéra y fut nettement plus élégant que celui de [Novosibirsk](#). Son architecture sentait l'Autriche-Hongrie.

L'opposition Nord-Sud, que je porte désormais, et plutôt inconsciemment, date de mon séjour au milieu des Cosaques. Le sourire me visitant beaucoup plus rarement que le rêve, je me sentirais, le plus souvent, du côté du rêveur nordique que du chanteur méridional. J'avais découvert les colonies russes de Transcaucasie, à l'occasion du stage de préparation militaire, dans ma quatrième année d'[Université](#), lorsque j'endosserai un uniforme tropical, short, chapeau, chaussettes hautes, dans une base de l'Armée Rouge en Azerbaïdjan. J'y découvrirai les musulmans, les ânes et les figues. Sous une colline artificielle, je verrai un centre de surveillance aérienne, où sur de gigantesques écrans on voyait se déplacer tous les avions, du Pakistan jusqu'à Israël.

Rien à faire, mes goûts restèrent inchangés : la forêt et la verticalité m'attiraient plus que la mer et l'horizontalité. L'arbre, plus que le navire, recevait les trésors à transmettre à l'au-delà. Je ne découvrirai que beaucoup plus tard l'immense satisfaction des messages à confier à une bouteille de détresse. Pour le savoir, il faudrait lire du Hölderlin ou du Celan.

Au bout de deux ans, passés à [Don-des-Rouges](#), je rentrai au bercail. J'évitai [Moscou](#), je m'arrêtai, brièvement, à [Stalingrad](#). La récente bataille titanesque se faisait encore sentir ; une ville tragique, tant de sang imbibe son sol, tant d'échos eut la victoire miraculeuse. Au passage, je découvrais le désert kalmouk, les steppes, le rôle symbolique de la grande Volga :

l'ancienne Russie ne commençant que sur sa rive occidentale ; la région entre la Volga et l'Oural fut peuplée soit de peuplades finno-ougriennes autochtones, soit de descendants des tribus turkomanes, entraînés dans l'aventure mongole, au Moyen-Âge. Dans l'Oural, on voit de très belles montagnes, des fleuves, des lacs, des forêts ; il y a tout, pour en faire une Suisse russe. Au-delà de l'Oural, sur presque un millier de km, s'étendait la triste steppe de Sibérie Occidentale ; seuls les bosquets mélancoliques de bouleaux apportaient quelques taches divertissantes. L'univers de la [taïga](#) avait, pour avant-poste, la capitale de Sibérie, [Novosibirsk](#), là où je quittais le Transsibérien, pour bifurquer vers le Sud-Est, direction Mongolie ; Léninsk se trouvait à mi-chemin.

En Sibérie, il me restaient deux classes à faire. Je rentrais d'*Europe*, avec une vision beaucoup plus contrastée et nuancée de mon pays. Je commençais à peine à comprendre les itinéraires de mes compagnons d'infortune. Je m'apercevais maintenant, que ma professeur de math était Allemande, ma professeur d'anglais – Juive, ma professeur de physique – une ex-comtesse de Saint-Pétersbourg, expiant le péché de ses origines. Presque toutes – des déportées ! Dans une école voisine enseignait le fils de la grande poétesse A.Akhmatova ; sa déportation fut l'origine et le thème du bouleversant *Réquiem* de sa mère, que je ne lirai que dix ans plus tard. Je comprenais maintenant, pourquoi le niveau de nos enseignants, aussi bien pédagogique qu'intellectuel, était nettement au-dessus de ce que je vis à [Don-des-Rouges](#), la Caucasienne.

Mais ces considérations politico-historiques ne se trouvaient pas du tout au centre de mes soucis ; je fus obnubilé par la poésie. La russe, je la connaissais déjà assez bien ; je me suis mis à l'allemande : Hölderlin, Goethe, Schiller, Rilke, George, Trakl, Hesse. Mon anglais fut trop pauvre ; je lisais en traduction Byron, Shelley, Tennyson, Poe, Yeats. Le byronisme

m'influença plus que les autres ; je fus enthousiasmé par le merveilleux Rilke.

La poésie, en Russie soviétique, jouissait d'un prestige inouï. Seuls les mathématiciens, les physiciens et les acteurs pouvaient rivaliser avec les poètes. L'immense grisaille de la vie quotidienne rendait précieuse toute fuite vers un savoir abstrait ou vers des tranches dans l'irréel. Tous les régimes totalitaires veulent racheter dans le beau, dans le rêve, ce qu'ils ratent fatalement dans le vrai, dans le réel. La démocratie et la satiété générale éventent tout besoin de vertiges et nous laissent en tête-à-tête avec l'ennui du réel.

Je fus, comme tant de Russes, un gaspilleur éhonté de mes dons. L'Européen décèle très tôt la filière la plus prometteuse pour son talent le plus réaliste, et met tout en œuvre, pour la suivre. Et je connus tant de Russes, qui, comme moi-même, furent saisis d'ennui, une fois qu'un sommet d'un savoir donné est atteint. Ce qui amène tant d'amateurisme, d'erreurs d'aiguillage dans les carrières, de lourdes déceptions finales, d'effondrements et de vides irremplissables.

Une tradition prestigieuse existait en URSS – les Olympiades des lycéens. De toutes les matières, la mathématique fut la plus en vue. Dans cette discipline, qui ne m'inspirait pas une admiration sans bornes, je fus, néanmoins, vainqueur d'abord dans ma ville, ensuite dans mon département, et enfin dans la Sibérie entière. [Moscou](#) attendait une demi-centaine de meilleurs lycéens du pays, pour l'Olympiade nationale en mathématique. Ma prestation fut médiocre ; mes concurrents de la capitale dominèrent largement ce concours, me laissant un cuisant besoin de revanche. Pour cela, il fallait revenir à [Moscou](#) pour y suivre les meilleurs pédagogues. Toutefois, cette amertume fut vite dissipée par mon retour à la poésie.

Mais l'appel de la capitale resta ; il fallait choisir la filière. Ce que je redoutais, c'était l'humiliante pression politique, qui sévissait dans presque tous les établissements d'enseignement supérieur. Je dénichai trois branches, où cette pression fut plus faible qu'ailleurs : la mathématique, la diplomatie, le théâtre. Je gardais de l'antipathie pour la première, j'étais nul dans la troisième, il restait la deuxième.

Et c'est ainsi, avec ma médaille d'or en poche, je quittai mon lycée et arrivai à Moscou. À l'Institut des Relations Internationales, dans un quartier chic de Moscou, la Commission d'admission au concours rejeta promptement et ironiquement ma demande. L'accès à cette institution fut réservé aux enfants des pontes du régime ; tout Moscovite le savait ; j'avalai la couleuvre, la tête vide et les bras tombés. Je n'avais plus un sou dans la poche, pour payer le train de retour en Sibérie. L'Université de Novosibirsk, à cause de mes lauriers olympiques, m'avait bien proposé une place hors concours, mais le délai d'acceptation fut écoulé. Heureusement, sur la même ligne de métro, trois stations plus loin, se trouvait l'Université de Moscou, celle-là même, où un an auparavant, je me mesurais aux meilleurs mathématiciens. Je m'y suis rendu ; à la Faculté de Mathématique, c'était l'avant-dernier jour d'enregistrement pour le concours d'entrée. Je ne disais pas encore : *que vais-je faire dans cette galère*, je vivais un soulagement de celui qui se noyait et attrapait soudain, au dernier moment, une planche, pourrie mais flottante. C'est ainsi que commençait mon rendez-vous décisif avec Moscou.

Moscou

Le vertige des grandeurs, le plus souvent artificiel et superficiel, est propre aux pays avec une grande capitale, écrasant par son poids la province. Tel fut le cas de la France et de l'Autriche, et dans une moindre mesure de l'Angleterre. L'Italie et l'Allemagne souffrent de ce manque de centre unique. En Italie, le Nord riche et entreprenant prend de haut la Rome peu industrielle ; les charmantes villes universitaires allemandes, l'héritage du morcellement politique du pays, accueillent la plus brillante jeunesse, tandis que Berlin, Munich et Hambourg se contentent d'être centres politico-économiques.

En Russie, pendant deux siècles, deux capitales, Saint-Pétersbourg et [Moscou](#), rivalisaient en qualités de leurs grandes écoles, avec des poids comparables. Depuis la révolution, [Moscou](#) domine outrageusement la scène scientifique et, dans une moindre mesure, la scène artistique. Ce processus s'accéléra aussi depuis la dévastation de Léninegrad pendant la Guerre Patriotique.

La province accusait un immense retard, par rapport à ces deux capitales. Mais l'essentiel du retard de la plupart des grandes écoles soviétique fut dû à leur isolement du reste du monde évolué. Une poignée seulement de ces écoles pouvait rivaliser avec les écoles européennes et américaines. Le charlatanisme fut présent dans la plupart des écoles russes. Brandir le taux de 'savants' le plus élevé du monde fut une triste comédie. Les fermer aurait été une mesure de bon sens et académique et économique et humain.

La Faculté de mathématique de [Moscou](#) faisait partie d'une demi-douzaine de meilleures écoles du monde, comparable à l'ENS de la rue d'Ulm ou à

l'Université de Princeton. Ce n'est plus le cas aujourd'hui, hélas.

Le concours fut composé de huit épreuves ; deux mille candidats, pour une centaine de places ; à l'issue du concours, je me plaçai parmi les cinq premiers (dans la botte, comme dirait mon énarque de fille, Anastasia ; pour être cacique, comme dirait mon ami normalien, R.Debray).

Les Moscovites, que j'avais connus et admirés l'année précédente, à l'Olympiade, devinrent plus respectueux et amicaux. Les accents régionaux étant presque inexistantes en Russie, personne ne pouvait deviner mes origines. Étant habitué à pratiquer un ton un peu guindé, je passais pour un Balte. Je ferai un tour dans les pays baltes, trois ans plus tard, - je n'y trouverai que des bouseux, lourds et inexpressifs ; j'aurais dû refuser ces douteux compliments moscovites.

Me voilà dans la cité universitaire, tout près du gratte-ciel stalinien de l'[Université](#). Nous sommes quatre dans la chambre : un Azéri, un Ukrainien, un garçon du Nord, un Sibérien. Très vite, je constate l'absence de personnalité et d'originalité chez mes collègues provinciaux ; les Moscovites sont mieux éduqués, sont plus ironiques, ont des centres d'intérêts multiples et descendent des familles, où l'art et la science se rencontraient en toute simplicité et trouvaient un langage commun d'échanges. La province disparaîtra définitivement de mes horizons 'intellectuels'. Je deviendrai Moscovite, avant de devenir Parisien. D'ailleurs, en débarquant à Paris, dix ans plus tard, je fus accueilli par l'oncle de ma compagne, à qui je servirai de copilote, pour traverser la ville, de la gare du Nord jusqu'à la porte d'Ivry, sans me tromper une seule fois !

À l'entrée universitaire, je fus très ému par le discours inaugural du grand académicien Kolmogorov ; les mots qu'il employa le plus souvent furent – amour, passion, imagination, créativité. Il plaçait à côté du mathématicien

– le poète et le musicien. Première et agréable surprise ! Le mépris pour le physicien, comme pour toute autre science 'appliquée', s'ensuivit.

Quinze ans plus tard, en France, je chercherai en vain la moindre référence à l'amour ou à la passion dans le regard sur le splendide édifice de la grande mathématique. Désormais, on exerce partout ce noble métier avec autant de passion que les comptables ou les avocats.

Kolmogorov cita ce mot du grand D.Hilbert : *cet ex-mathématicien n'avait pas assez d'imagination, il devint poète*. Il évoqua la philosophie pythagoricienne ou galiléenne, qui faisait des concepts mathématiques une véritable ontologie, le fondement même du monde réel. La merveilleuse congruence entre l'abstraction gratuite, l'intuition naïve, la logique rigoureuse et le constat empirique devrait rendre songeur tout esprit un tantinet philosophique.

Un autre académicien, P.Alexandrov, produisit sur moi une impression inoubliable. Il fit ses études en Allemagne, il y connut Einstein. Il parlait six langues, mais le comble de sa culture, c'était sa mélomanie. Il monta, dans notre cité universitaire, ses Mardis musicaux, auxquels assistait une poignée d'étudiants ; le Maître venait avec ses disques ; un quart d'heure pour la musique, deux heures pour ses commentaires enflammés ; il se mettait à gesticuler, il sursautait, chantonnait, tambourinait avec ses doigts, racontaient des anecdotes de la vie de Bach, de Mozart, de Beethoven. Il pleurait avec nous, il nous grondait pour le peu de sensibilité ou pour le trop de raisonnement dans nos tentatives maladroitement d'analyser et de comprendre l'origine mystérieuse des émotions, que provoque une noble musique. Le seul art sans intermédiaires ; le seul art, qui tout en s'exécutant dans le temps irréversible, nous met face à l'être, c'est à dire à l'espace, maniable à souhait ; le seul art, en définitive, divin, puisque inexplicable.

Et ce même Alexandrov, si raffiné, si profond, au goût si délicat, avait pratiqué, comme je l'apprendrai beaucoup plus tard, la délation, dans les

années trente. Il fut à l'origine des répressions contre ceux, qui gardèrent un peu d'esprit critique, face au régime barbare, qui, par sa brutalité et son incompetence, dévastait le pays.

Vingt ans plus tard, je rencontrerai Grothendieck, prix Fields, un mathématicien génial et loufoque. Tout ce qu'il disait sur la mathématique était d'une banalité à bailler. Il me fit lire des milliers de pages, qu'il griffonnait fébrilement, vers la fin de sa vie, des pages qui devaient exposer ses vues philosophiques sur les problèmes centraux de la vie – c'était un fatras de platitudes à perte de vue. Décidément, les génies les plus purs, le mathématique et le musical, ne se prêtent que très rarement à l'exercice philosophique, où il faut de l'intelligence unificatrice, de la noblesse judgementale, de l'ironie poétique.

Encore plus tard, je lus un ouvrage de l'un de mes professeurs, Manine, au beau titre de *Mathématique en tant que métaphore* – un discours creux, superficiel, ne sachant pas déborder du cadre exclusivement mathématique, pour se verser dans une vie des idées, des images et des pulsions. Mais ce n'est pas une déception que j'éprouvais ; plutôt, une reconnaissance, que la distribution des talents est vraiment divine, échappant à toute linéarité, monotonie, monolithisme.

Les musiciens, eux aussi, brillent par leur nullité intellectuelle, tandis qu'il y a tellement de peintres très imaginatifs en mots ; on dirait, que le pinceau va de pair avec le cerveau. Les notes, apparemment, au contraire, s'en éloignent.

Dès la deuxième année, il fallait choisir sa 'chaire' ; je choisis la discipline la plus abstraite, la moins applicable, - l'algèbre. Parmi les professeurs de ma 'chaire', il se trouvaient des garçons de moins de trente ans – Arnold, Guelfand, Manine. Je suivis le séminaire sur la théorie de Galois de

Chafarévitch, ami de Soljénitsyne et grand dissident, brillant algébriste et bel homme. Dans sa datcha, il réunissait des étudiants portés sur la politique ou sur l'histoire ; ils s'imaginaient héritiers des Décembristes ; le danger excitait, l'ambiance d'une noble conspiration chatouillait, le courage du Maître fascinait. Par la suite, Chafarévitch, lui-même, sera chassé de l'[Université](#) ; l'un de mes amis, qui le fréquentait, fut interné dans un hôpital psychiatrique, où il subit de véritables tortures pseudo-médicales (aujourd'hui, il est très grand mathématicien, membre de l'Académie Royale de Norvège). Et cet homme brillantissime se compromettra, plus tard, par son anti-sémitisme maladif, si répandu dans les provinces méridionales dont il était issu. Décidément, un talent particulier ne garantit ni noblesse particulière ni intelligence universelle.

Après la première année, pendant les vacances d'été, je participai à une aventure exotique : une cinquantaine d'étudiants demandèrent d'être envoyés dans la région septentrionale la plus inhospitalière, pour y aider les paysans et, surtout, pour mettre à l'épreuve la résistance aux rigueurs des contrées sauvages. Quelque part entre [Moscou](#) et la mer Blanche, un village mourait. Il n'y avait ni électricité ni téléphone ; on nous demandait d'y construire une espèce d'étable. La première route carrossable était à 50 kilomètres. Des nuées de moustiques, de taons, de tiques nous poursuivaient partout. Les victuailles furent stockées dans un trou, creusé à même le sol. Un matin, on le découvre entièrement ravagé par un ours. Surgit la perspective d'une famine. Ce fut l'une des rares occasions, où je pouvais être fier de moi : avec deux jeunes Moscovites de bonnes familles, nous fumes les seuls à ne pas céder au découragement et à remonter le moral aux plus paniqueurs. Une bonne leçon de noblesse ! Je fus étonné de moi-même et me jurai de garder désormais, et en toute circonstance, l'âme haute, même en baissant les yeux et les bras.

La science me souriait ; pendant les trois premières années d'études j'eus d'excellentes notes dans toutes les matières mathématiques, et je touchais même une bourse Lénine, réservée aux meilleurs. Avec la philosophie marxiste, matière obligatoire, les choses se gâtèrent. Pour les 'séminaires', chaque professeur tenait un journal des interventions estudiantines ; je découvris, fier, que mon nom fut le seul, face auquel il n'y avait pas la moindre croix – pas d'interventions volontaires ! L'aspect grégaire et humiliant de ces lavages de crânes me répugnait plus que le contenu même de cette 'philosophie' officielle. Quand, vingt ans plus tard, j'aurai découvert le vrai Marx, je concevrai pour son lyrisme et son ton véhément beaucoup de sympathie et même d'admiration. Par ailleurs, c'est en France que je croiserai mon premier marxiste ; en Russie, les *raisonnements* des bolcheviques étaient plus près du corps de Gengis-Khan que de l'esprit de Marx.

Mais au bout de ces trois premières années, se produisit le phénomène typiquement russe – je perdis tout appétit pour cette science, dont, pourtant, je maîtrisais maintenant les bases fondamentales et les résultats essentiels. La routine du professionnalisme se profilait, menaçante ; je constatai mon incurable tare originaire – un goût immodéré des commencements et l'horreur des pas intermédiaires, accumulatifs, répétitifs.

Presque par inertie, je tins le cap pendant les deux années restantes ; ma thèse sur les *fonctions sphériques dans les espaces compacts* fut un chant du cygne, aujourd'hui totalement muet ou inaudible.

J'évoluai, tout de même, dans un milieu intellectuel exceptionnel ; nulle part ailleurs je n'éprouvais un si net sentiment d'être face à une véritable élite, élue par le goût et la sensibilité et non pas par l'argent, par le pouvoir ni même par un savoir particulier. J'allais souvent au

Conservatoire de [Moscou](#), dans deux ou trois théâtres, dans des galeries de peinture. Dans ces lieux, l'écrasante majorité du public, ce fut la jeunesse, les étudiants. J'y croisais, en permanence, mes collègues de [l'Université](#).

La pénurie de livres fut vécue d'une manière encore plus aigüe que celle de saucisses ou de chaussettes. Des queues de plusieurs centaines de mètres se formaient devant les librairies, le jour de parution de livres de Hemingway, Dumas ou Remarque (Harry Potter ne fut pas encore inventé). Je sais, que cet engouement ne naissait pas d'un besoin intérieur, mais fut dicté par la grisaille et l'ennui extérieurs. La Russie d'aujourd'hui, ravagée par les supermarchés, se trouve au même niveau d'inculture livresque que les USA. La musique et le théâtre allemands modernes subirent la même mésaventure. Ce n'est pas dans l'indigence, aux choix réduits, qu'on reconnaît une tête noble, mais, paradoxalement, dans l'opulence, quand se pose, enfin, la question des priorités et des choix. Et la fidélité et le sacrifice, ces deux signes de noblesse, ne valent qu'avec la possibilité de filtrage et de contraintes volontaires. Il est plus facile de garder une *position* commune, face à la pesanteur étouffante, que de créer et de garder une *pose* de grâce et de souffle personnels, au milieu d'une paisible tiédeur.

Malgré la piètre servilité de leurs *actes*, la plupart des étudiants, dans leurs *rêves*, déploraient l'absence de libertés et l'étouffante pression des abrutis, qui dirigeaient le pays. J'apprendrai un jour, qu'un mouchard existait dans chaque 'groupe' (une vingtaine d'étudiants). Profitant de l'ouverture des archives du KGB, dans les années 90, un ami me montra mon propre dossier, avec trois lettres de dénonciation, rédigées par le mouchard de notre 'groupe', avec son nom en toutes lettres ! Son père sera Premier Ministre dans un gouvernement russe 'démocratique'. Ça me fait penser au personnage le plus sinistre, que j'ai jamais croisé en URSS,

le secrétaire du Parti de ma Faculté, [Sadovnitichy](#). Quand il s'agira de mon départ pour la France (je reviendrai sur cet épisode final dans ma Postface), cet odieux personnage, imbu de son pouvoir illimité et de son impunité, exercera sur moi toute sa hargne, pendant deux années entières. Je vois toujours la jouissance sur ce visage de brute épaisse. Je n'aurais même pas mentionné cet épisode, si ce monstre, cruel et ignare, n'était pas, aujourd'hui, au XXI-e siècle, - le Recteur de l'[Université de Moscou](#) et un proche de Poutine !

Mais je reviens à mes études. Je m'installai dans le gratte-ciel universitaire ; je partageais ma chambre avec un Allemand de l'Est, ce qui rafraîchira considérablement mon allemand. Par une passerelle, on accédait directement à la Faculté : le 18-e étage de la Cité communiquait avec le 12-e de la Faculté, où se trouvait ma chère 'chaire' d'algèbre. Dans l'immense bâtiment de l'[Université](#), au Mont des Moineaux, on trouvait tout : des restaurants, des pharmacies, une Poste, un théâtre, un cinéma, des piscines, des librairies, des cabinets de médecins, des magasins, des salles de concert. Le marbre, le bronze, les mosaïques, tout était monumental, majestueux. Comme dans tous les grands travaux de l'époque stalinienne, l'homme de peine était constitué essentiellement par les résidents du Goulag. Mais tant que je resterai dans les murs de cet énorme édifice, je ne serai pas troublé par cette fâcheuse circonstance. Il faudra attendre, que le pouvoir de ce pays s'acharne sur moi-même, pour devenir solidaire des autres victimes. L'égoïsme, la lâcheté, l'indifférence ? – je ne saurais le dire.

Il fallut, tout de même, que je préparasse ma Thèse. Mon directeur de thèse me donna le titre d'une revue italienne (*i Rendiconti del Circolo matematico di Palermo !*), où se trouvait un article capital, traitant le sujet de ma thèse. Je m'inscrivis tout de suite en cours d'italien (toujours dans

le bâtiment universitaire). Au bout de deux mois, après avoir lu mes premiers livres de Pavese et de Moravia, je vais chercher la revue – l'article fut en français ! La langue, dont je ne connaissais pas un mot. Me voilà en train de m'attaquer à ma sixième langue ! Après le français, je ne m'occuperai que de deux langues supplémentaires – l'espagnol et le latin. L'espagnol me fut enseigné par un révolutionnaire vénézuélien, en échange de mes cours de math (ce fut le futur ennemi numéro un de la France, [Carlos](#), Ramírez Sánchez ; mon ami Régis Debray profita bien des leçons d'espagnol de Che Guevara...). Le latin vint de ma jalousie familiale : ma fille, à l'École des Chartes, s'y connaissait, et pas moi. Je finis par lire du St Augustin et du Horace, dans cette magnifique langue, si libre, si expressive, si subtile.

Avec l'extinction de mon intérêt pour la mathématique, je revins à mes exercices en poésie et je me mis à fréquenter la toute nouvelle [Bibliothèque](#) des Littératures Étrangères, se trouvant sur un quai d'un affluent de la Moskowa, la Iaouza, en face d'un autre gratte-ciel stalinien. J'y connus sa jeune directrice, qui, plus tard, gentiment, m'accueillera, moi, vagabond, un SDF, passant des nuits dans les gares et vivant de traductions d'articles techniques, sous un nom d'emprunt. De mes séjours prolongés dans cette [Bibliothèque](#) je retirai une connaissance parfaite de Paris ; je connus par cœur les noms de toutes les rues, de tous les musées, bibliothèques, places, églises, théâtres, salles de concert, gares, statues, fontaines etc. La grande dame, gardienne de ces murs accueillants, vient de prendre sa retraite, qu'elle y soit remerciée.

La Bibliothèque Lénine, elle aussi, me verra souvent. De son bâtiment du XVIII-e siècle on voyait la tour du Kremlin, par laquelle sortait Napoléon, pour la faire sauter et se diriger vers la Bérézina. Les dirigeants bolcheviques, en compagnie de leurs hôtes étrangers, pénétraient dans le

Kremlin par cette tour. Une fois je vis le cortège de Brejnev ; entre le pont de la Moskowa et le pont-levis du Kremlin, un personnage tira sur Brejnev, sans le toucher ; la *Voice of America* annoncera le nom, la profession et l'âge du terroriste – c'était moi ! Seule l'Université n'était pas la même ; le dissident venait de Leningrad. Il finira dans un hôpital psychiatrique, et moi, je recevrai, de la part de certains dissidents, des félicitations imméritées.

Mais l'événement le plus pittoresque se produisit dans un monastère du XIV-e siècle, en plein centre de Moscou, le Monastère de la Nativité. Squatté par la bohème intellectuelle, il hébergeait dans ses cellules quelques artistes hurluberlus, poètes, musiciens, peintres. J'y tombai sur un beau jeune homme, aux cheveux longs et à la voix chantante, E.Wittkowsky connaissant une douzaine de langues et faisant de la poésie sophistiquée, riche et harmonieuse. Mais son prestige auprès de la jeunesse fut dû à son talent extraordinaire de traducteur de poésies. Notre amitié est née d'un égal amour du grand Rilke, ce poète unique par son intuition poético-philosophique, qui le place au même rang que Valéry. E.Wittkowsky fut déjà entouré d'une dizaine de traducteurs-élèves, qui vénéraient leur maître, ce que ne fut que très largement mérité. Il me proposa de traduire quelques poèmes de Rilke et de me charger de la section germanique de son 'école'. Je poussai mon audace jusqu'à traduire même l'un des Réquiems de Rilke. Mais je dus rapidement me plier à un constat sans appel : les traductions du maître furent nettement plus libres, plus imaginatives, plus souples, plus naturelles. Et comme j'ai toujours eu l'habitude de ne faire que ce que personne n'aurait pu faire à ma place, je renonçai sur le champ à mes pitoyables amateurismes. Je n'y revins plus, depuis.

Mais ces soirées, dans une cellule de moine, restèrent gravées dans ma mémoire. E.Wittkowsky appelait son cercle '*Garçons russes*', bien qu'il y

eût aussi plusieurs filles. Par ailleurs, c'est à [Moscou](#) que je découvris ce que serait la féminité la plus bouleversante. Ce fut, à mes yeux, le contact avec la beauté. En Sibérie, c'étaient des filles de la forêt splendide ; à [Moscou](#), c'étaient celles qui pouvaient avoir des contacts variés avec le beau, dont le plus fécond venait de l'art, mais l'élégance vestimentaire ou verbale y contribuaient aussi. Les femmes ont la même avidité du pouvoir et le même goût pour la violence, que les hommes. Mais elles se transforment plus rarement en tortionnaires et s'en réjouissent beaucoup moins fort que les hommes. C'est l'une des raisons de la discrimination, dont elles pâtissent. Avec la disparition de tout contact avec le beau, la femme devient hommasse comme les Américaines, ou bestiale comme les citadines sibériennes.

Au [Monastère](#) de la Nativité, le travail philologique fut, bien sûr, l'essentiel, mais je revois surtout ces visages, si jeunes, si émus, si nobles, en train de réciter des poèmes en anglais, en français, en allemand, en néerlandais, en italien, en espagnol. Les connaissances de E.Wittkowsky, en histoire des poésies européennes, furent invraisemblables, encyclopédiques, précises. On dirait, qu'au XVI-e siècle, il fréquentât des pubs écossais ou naviguât sur des canaux flamands. Il connaissait tout ! Combien de fois nous rôdions, la nuit, tous les deux, sur ces beaux boulevards déserts de [Moscou](#), en évoquant tant de noms de poètes ; il pouvait me citer des centaines de poésies, dans toutes les langues. Il maîtrisera le portugais, des langues celtes, l'afrikaans et j'en passe.

Contrairement aux Européens, les 'Garçons russes' furent indifférents à tout ce qui sort de l'empire poétique. Empotés, inadaptés, marginaux. Mais nulle part ailleurs, je n'éprouverai une telle sensation de fraternité. Et de larmes partagées, larmes de bonheur, de tendresse, d'émotions intenable. C'est avec eux que je compris, que le plus grand malheur, qui puisse frapper un homme, c'est de ne plus aimer, ne plus savoir ou

pouvoir aimer.

Plus tard, je mettrai E.Wittkowsky sur les traces de Valéry, qui deviendra son auteur préféré, le plus délicat à comprendre, à ressentir et à traduire. La poésie française étant la plus sophistiquée en Europe, de simples connaissances linguistiques ne suffisent pas, pour apprécier à leur juste valeur les plus belles plumes françaises. Aucun imbécile ne peut briller dans la poésie française ; ce qui, par contre, est très fréquent chez les Allemands et les Russes, à cause de la facilité des illusions purement sonores. En français, la poésie n'est pas dans le lexique, le rythme, la mesure, elle est dans l'audace des rencontres imprévisibles entre les mots, les images et les idées.

Dans ce [Monastère](#) de la Nativité, je touchai, pour la première fois, à la fibre de l'amitié, une amitié relevant plutôt du sacré que du fraternel. Je ne connus jamais cette sensation, ni avant ni après. Mais E.Wittkowsky finit par rompre ce bel enthousiasme, à cause de mes interprétations des poèmes de Valéry, qu'il contestait becs et ongles, et ne voulut jamais admettre ses errements. Je garde, tout de même, une solide liasse de ses lettres si denses, reçues en France ; je leur répliquais par mes missives intenses. La connaissance face à la reconnaissance (gratitude et/ou écho de l'indicible).

Un autre [monastère](#), celui des *Filles-Nouvelles* (Novo-Dévitchi), verra quelques années plus tard, une autre de mes rencontres capitales. Deux couronnes au-dessus de deux têtes, la mienne et celle de ma compagne provençale. Un pope légèrement saoul, mais ravi d'accueillir enfin une tête brûlée, courageuse dans ces temps d'athéisme militant et vigilant, nous fit boire du fameux (mal famé !) et faux vin de Cahors, comme un quart de siècle plus tôt, un autre pope, à la lisière de la [taïga](#) sibérienne. Deux

témoins apeurés, que j'avais dû soudoyer, pour les récompenser des éventuelles représailles de la police secrète, prirent quelques photos, que nous ne verrons jamais. Le KGB y cherchera peut-être des preuves de mes félonies anti-État, anti-science bolchevique, anti-peuple de raison suffisante.

Qu'est-ce qu'un rêve ? - une promesse qui ne veut qu'être entretenue et non pas tenue. Donc, quelque chose qui se place au-delà de l'existence, n'émeut que par son inexistence. L'amitié aura appartenu à ce cercle, éphémère et étroit, où m'attendent le Bien, la Noblesse, la Musique naissante et le Dieu mort. Il faudra me contenter de les réinventer, chaque fois qu'un vide béni se présentera, j'y introduirai des voix, des rythmes, des mélodies, mais pas des visages, hélas.

Une fois le diplôme en poche, je tombe dans un traquenard tragi-comique, qu'on ne pourrait pas imaginer ailleurs qu'en Russie. Fraîchement émoulus, nous étions assaillis par des recruteurs. Des enquêtes devaient être remplies ; l'une d'elles provenait du Ministère de la Défense ; une question-piège, syntaxiquement tordue, fut posée dans leur questionnaire : *est-il exclu, que vous envisagiez servir dans l'Armée ?* Presque tous répondirent sagement *Non*, quatre seulement, dont moi, osèrent le *Oui*. Or, ce seront uniquement ces quatre, complété par un cinquième (qui sera évidemment notre mouchard), qui seront appelés sous les drapeaux ! Je n'ai jamais porté en moi la moindre martialité. Mais grâce aux galons dorés d'officier d'état-major, je restai à [Moscou](#). Dans les années cinquante, dans cet Institut de recherches se trouvait l'ordinateur le plus puissant du pays ; les trajectoires de tous les premiers spoutniks, ainsi que des fusées intercontinentales y furent calculées. De nos jours, on s'y amusait avec la modélisation mathématique de conflits internationaux, en imitant, modestement, la RAND-Corporation, l'un de ces instituts de

recherches américains, sous l'égide de la DARPA. On en fit une planque pour colonels approchant de la retraite. J'y croisai des commandants de sous-marins, qui passaient sous le pôle Nord, à bord de leurs monstres, capables d'anéantir toute la planète, des spécialistes des fusées, ayant installé, dix ans auparavant, leurs terribles engins à Cuba.

On procédait par pillage et plagiat de nos collègues d'outre-Atlantique. J'y mis aussi ma patte, en fouillant dans les numéros jaunissants d'*Operations Research*. On fit de moi spécialiste de modèles mathématiques en théorie des jeux, en théorie des conflits, en programmation dynamique. Les émoluments furent très généreux, trois fois supérieurs à ceux de nos collègues en civil. Dans de beaux hôtels particuliers, dans les quartiers les plus huppés de la capitale, je rencontrais des généraux et des espions du GRU, des renseignements militaires. Ces derniers occupaient les magnifiques bâtiments ultra-modernes, juste à côté de notre Institut. L'indigence intellectuelle de ces austères guerriers fut aussi flagrante que celle de nos chefs civils, sinon davantage.

Comme il fallait s'y attendre, mes trois autres victimes de l'arbitraire devinrent, ou plutôt continuèrent à être dissidents politiques. Le mouchard fit renouveler son contrat avec l'Armée, et nous, nous quittâmes ce milieu privilégié et archi-borné. Je n'entendrai plus le bruit des hélices d'hélicoptères ou des moteurs de chars, comme le jour d'invasion de la Tchécoslovaquie (une division blindée et un terrain d'aviation se trouvaient à cinq kilomètres du Kremlin).

Je m'installai dans un laboratoire de linguistique mathématique, de l'[Université de Moscou](#), dans les splendides bureaux d'un palais du XVIII-e siècle, juste en face du Kremlin, à moins de deux cents mètres de ses sévères murailles. Mes exercices en traduction automatique me firent approfondir la merveille des langues naturelles ; je finis par comprendre

qu'il n'existe que deux sujets, dignes d'une haute philosophie – la tricherie consolatrice et les caprices langagiers. Et c'est toujours grâce à la cognitive linguistique que je perdis définitivement tout intérêt, et même tout respect, pour l'étude de l'être, de la liberté, de la vérité, de la rigueur, que continuent à encenser les ignares de la souffrance incurable et du verbe sauveur, sans parler de la logique, réservée aux seuls mathématiciens.

Toute ma vie 'professionnelle' fut une interminable suite de ruptures, d'abandons, de nouveaux apprentissages et de vieilles fidélités à l'inexistant, à l'invisible, à l'irréalisable. Tant de métiers, abandonnés en pleine ascension, tant de manies, sauvées en pleins naufrages. Ce qui fait que je compte autant de triomphes que de débâcles, avec les lieux et les dates identiques, mais évalués par les juges rarement compatibles – l'âme ou l'esprit. J'apprendrai un jour, qu'ils logent dans un même organe et ne sont que ses deux hypostases. Ils se convertissent l'une dans l'autre à force de se confier soit à la noblesse et la créativité, soit à l'intelligence et la puissance. Je fis très tôt cette découverte capitale – nos faiblesses, nos impasses, nos angoisses hébergent plus nettement nos meilleurs talents, gardent plus de secrets et promettent plus de surprises. Tout esprit authentiquement philosophique aurait dû commencer par cette difficile certitude. Le goût de l'écrit, lui aussi, vient de ce surprenant constat, que, dans nos crépuscules, ce qui reste le plus vivant, ce sont les gestes non osés, les paroles non trouvées, les moments non compris. L'écrit est une tentative de sauver ce qui fut, tragiquement, perdu ou raté.

L'âme, très tôt, me murmura des mots de consolation et de caresse ; l'esprit, plus tard, m'éblouira par la merveille du langage. En dehors de ces deux facettes, tout déploiement des savoirs, des ambitions ou des maîtrises me parut, désormais, futile, pédant, mécanique.

C'est pourquoi, quinze ans plus tard, mes explorations d'Aristote, Descartes, Spinoza, Kant, Hegel ne m'apportèrent que de l'ennui, du mépris, du dégoût. Ces rats de raison ou de bibliothèques n'auraient jamais soupçonné la *possibilité d'âme*. Les mots même d'*âme*, de *désir*, de *passion* prennent, sous leurs plumes, un sens si sec, si abject, que je n'en gardai que de la répugnance. Mais, en tant que logicien (j'avais bien appris les théorèmes de Gödel !), je fus atterré par l'usage, que ces 'savants' faisaient des termes tels que : *rigueur*, *prouver*, *vérité*, *connaissance*. Le meilleur symbole de cette stérile indigence – la *Science de la Logique* de Hegel, où je ne découvris pas la moindre trace d'une science ou d'une logique. Sous *science*, ils entendent accumulation du savoir, et sous *logique* – moyens d'en tirer des conséquences. Si, au moins, ils parlaient, comme les Anciens, de la Sagesse et du Logos ! Puisque la sagesse peut se réduire à la Caresse, et le Logos – au Mot !

Avec mes ambitions poético-philosophiques, je me sens isolé. J'ai beau apprécier la noblesse de Nietzsche, l'intelligence de Valéry, le style de Cioran, aucun d'eux ne possède les vertus de deux autres ! Et je vise ou je cherche l'homme complet ; je me sens porteur d'un système, ce qui, évidemment, ne garantit pas le succès de son expression. Et Aristote et Descartes et Kant, qui sont hommes de système, ratèrent leurs exercices. La banalité des moyens bornait le premier ; l'absence de finalités aplatissait le second ; les commencements prosaïques ruinaient l'ambition du troisième. Et tous les trois manquent cruellement d'armes de style et d'âme de noblesse. Mais ils cherchèrent des liaisons fondamentales entre l'appel du Bien, l'éclat du Beau et la puissance du Vrai. La présence à l'esprit de cette grande triade est signe d'intelligence et de grandeur. Mais comme il est difficile de préserver un équilibre entre la profondeur d'un esprit et la hauteur d'une âme ! Ce talent est peut-être le plus rare de tous les autres.

Je tentai d'atteindre cet équilibre dans mon recueil démesuré de maximes. Je ne reçus aucun écho, aucun soutien, aucune compréhension. Dois-je répéter, avec tous les imbéciles, qu'on ne peut pas avoir raison contre tout le monde ? Pour pallier à cette attitude intenable, je me suis adressé aux morts, à travers les citations, qui se sont substituées à l'interlocuteur idéal d'un poète, à Dieu. Je ne m'adresse donc ni à l'homme ni au collègue ni au complice, mais aux cimetières, où gît la mémoire, la culture et la caresse. Au Commencement était la Caresse, tel fut le titre de l'un de mes ouvrages, ne présentant aucun intérêt à cette humanité affairée. J'espère que tel sera l'aboutissement de cet essai amer.

Postface

L'enfance et l'adolescence sibériennes formèrent, définitivement, mon caractère et mon tempérament. Ni [Moscou](#) ni l'Europe n'ajoutèrent rien de significatif à mon regard sur la vie, sur les passions, sur les hommes, sur la création, sur le savoir. Mais ce n'est pas le contenu même de mes expériences sibériennes qui en est le formateur, mais leur chronologie : le rêve de l'âme, la misère du corps, la liberté de l'esprit. Si, comme la plupart de mes compagnons de malheur, descendants de déportés, j'avais suivi cette évolution en sens inverse, il est fort probable, qu'à la fin du parcours je n'aurais eu ni la pureté ni la volonté suffisantes, pour épouser l'empire des rêves. Je serais devenu homme d'action, *conduisant* ma vie, les yeux ouverts, et non pas homme de rêve, *traversant* la vie, les yeux fermés. J'aurais été homme de la forêt et de la fraternité, et non pas homme de l'arbre et du sacré solitaires. J'aurais adressé au monde des *Non*, pleins de hargne, de mépris et de ressentiment, au lieu de mes *Oui*, enthousiastes, immatériels et irresponsables. J'aurais connu la netteté des frontières entre le bien et le mal, entre l'action et le rêve, entre la puissance à dresser et la faiblesse à caresser, entre la vie trouble et l'art serein ; je finirai par me détacher des valeurs et par cultiver les axes entiers, l'intensité esthétique étant préférée à la densité éthique, les deux extrémités recevant la même acceptation d'esthète et d'ascète.

Deux années de vagabondage, dans ce [Moscou](#) devenu hostile. Plus de travail, plus de toit au-dessus de la tête, plus d'amis solidaires ni connaissances salutaires. Seul, dans la rue, dans les gares, dans les

bibliothèques. Combien d'yeux détournés à mon approche, de peur de se compromettre. Je dormis dans les salles d'attente des gares, dans les couloirs des cités universitaires, dans les salles des bibliothèques, dans les entrées d'appartements, sur un lit de camp.

Tout cela à cause d'une belle Provençale, rencontrée à l'occasion de ses stages de russe à l'Université de Moscou et amoureuse de Russie. Son rêve était de s'installer en Russie. J'ai parcouru des dizaines d'établissements, susceptibles d'employer une Européenne, partout – l'accueil glacial, la méfiance. Les tentatives de louer un appartement se terminaient par la découverte de micros dans les lustres et l'expulsion avant le terme du bail. Onze voyages Paris-Moscou en deux ans, pour amadouer les préposés aux mariages. Pour se donner de l'espérance, pendant le dernier des voyages, elle met dans sa valise des papiers peints, pour notre hypothétique isba, quelque part à la campagne. Le dernier argument – une grossesse ; une femme-médecin fait tout, pour blesser l'embryon et faire avorter l'intruse impérialiste. Heureusement, notre fils Julien en pleine santé, se porte à merveille. La mère rentre en France, maudissant nos tortionnaires.

Il reste la dernière solution – rejoindre ma famille en France. Je vais entamer le calvaire des bureaux des bureaucrates du Parti, où je mendie une paperasse, obligatoire pour tout candidat à un voyage en Occident, paperasse appelée 'caractéristique'. D'habitude, c'est une formalité, puisque ces braves 'candidats' sont déjà 'approuvés' par un organisme quelconque d'État. Le texte de cette 'caractéristique' était pratiquement identique pour tout le monde. Elle stipulait, que l'impétrant était 'politiquement éduqué' et 'idéologiquement mature'. Suivait une liste de prestations louables : bon joueur d'échecs, écrit pour le journal mural, participe au nettoyage des poubelles. Mon cas sortait de ce cadre préprogrammé. Le secrétaire du Parti de la Faculté de mathématique, mon

dernier emploi, le lourd et niais mouchard, [Sadovnichy](#), pouvait donc se permettre toute forme de torture et d'agacement, face à un 'élément' hors-pistes.

Il en profita largement, ce sinistre [Sadovnichy](#), aujourd'hui – le Recteur de l'[Université](#) de Moscou. D'entretien en entretien ses ricanements sur le peu de zèle politique, pour ne pas dire sa totale absence, qu'on constatait dans mes attitudes indifférentes, prenaient de plus en plus de violence et d'hostilité.

Il restait quelques semaines, avant la naissance de Julien. Trois ou quatre événements miraculeux se produisirent, les uns après les autres : le vieux recteur de l'[Université](#) meurt, il est remplacé par un jeune physicien ; Giscard d'Estaing doit venir à [Moscou](#), porteur d'une liste de familles séparées ; ma compagne réussit à mobiliser le président du groupe franco-russe au Sénat, J.L.Vigier, qui reçoit son homologue russe et, au cours de somptueuses réceptions lui arrache la promesse d'intervenir en notre faveur ; je me précipite dans le bureau du nouveau recteur, je hurle que j'en ai assez des séances de tortures du camarade [Sadovnichy](#), et que je vais me jeter sous les roues de la limousine de Giscard, si l'on ne me délivre pas leur sale 'caractéristique' ; à ma stupéfaction, le recteur appelle le service des visas et leur promet la délivrance de la paperasse avant la fin de semaine. Je ne crois pas mes oreilles ; je ne crois pas dans la 'force' de mes arguments. Ou bien le recteur est au courant d'une décision venant d'en-haut, soit il est d'un monde, radicalement différent de celui de [Sadovnichy](#), puisqu'il est un intellectuel hors-parti. D'ailleurs, on le trouvera mort trois ou quatre mois après. Accident, paraît-il.

Par ailleurs, les accords d'Helsinki, signés par tous les pays européens, quelques mois auparavant, mentionnaient le regroupement de familles

séparées. Je pénétrai dans l'ambassade de France, pour tâter leur position. J'appris l'existence d'une 'short-list' de huit noms, dont le mien, concernant les cas les plus urgents, et que Giscard d'Estaing présenterait à Brejnev. Un jour, lorsque mon visa fut déjà prêt, le consul de France me glissera, sur un ton ferme et grave : *si vous ne partez pas d'ici quarante-huit heures, vous ne partirez jamais, nous le savons de source sûre*. Je me précipitai à ficeler mes seuls bagages, les cartons, remplis de livres. Deux tiers de ces livres me seront subtilisés à la douane de Brest(-Litovsk). Dans la 'short-list' je verrai le nom de B.Spasky, ex-champion du monde d'échecs. J'apprendrai plus tard, qu'il s'était marié presque le même jour que moi, à la même mairie moscovite. Nous débarquions à Paris presque le même jour. Par la suite, sa vie tourna mal ; en pleine paranoïa il quitta son logis français, pour rentrer en Russie, fou, amnésique et hostile face à l'Europe entière.

Le service de visas a reçu ma 'caractéristique'. Je ne devais pas la connaître. Le recteur m'a reçu une deuxième fois et m'a lu quelques extraits de ce 'document' : *personnage non-fiable, capable de trahison, heureusement inoffensif, à cause de manque de moyens de nuire, présente un intérêt pour la partie française pour raisons inconnues, nous en débarrasser ne présente aucune perte*.

J'ai foulé, pour la première fois, le sol français à [Maubeuge](#), près de la frontière belge. Le cas doit être assez rare, pour être signalé. À la gare du Nord, j'étais attendu par l'oncle Jean ; j'ai passé quelques heures délicieuses mais encore fantomatiques dans son appartement parisien. Je ne pouvais parler que des voyelles nasales en français, du château de Pierrefonds, restauré par Viollet-le-Duc, des maisons qu'avaient habitées à Paris les trois mousquetaires. Rien de naturel, vivant, actuel, simple.

Le train m'attendait gare de Lyon. La dernière ligne droite clôturait mes

errances. Ma cinquième et dernière fugue s'achevait avec des palpitations du cœur plus irrationnelles que jamais. La France abstraite que j'aimais déjà devait rencontrer la France en chair et en os. Caresses ou rudesses ? Impossible de prévoir. Une seule chose fut certaine : je suis fidèle à mes premiers émois, semés par ma mère, avec les contes de fées, dont je savais garder l'atmosphère magique, parmi les horreurs désespérants. Pourquoi ne les garderais-je pas au sein d'un bonheur, si proche et si invraisemblable. La Nature de mon enfance passait le flambeau à une Culture qui sera désormais la mienne. Et n'ai-je pas pressenti cette rencontre dans mon [isba](#) sibérienne, au-dessus des livres, lus par Maman, les larmes aux yeux et sa main sur ma tête.

La Russie du XXI-e siècle m'est étrangère. Depuis huit siècles, ce pays se débat entre l'appel d'une culture de l'âme, appel de plus en plus faible, appel de ses origines européennes, et la brutalité d'une nature viscérale, imprimée dans son corps par le nomade mongol. Mais si les très brèves périodes culturelles ne furent que des étincelles, vite éteintes par l'obscurité ambiante, les périodes naturelles, caractérisées par un pouvoir des ténèbres, se prolongent, jusqu'à une catastrophe de plus, ouvrant, brièvement, les yeux des hommes égarés, dans un éclair instantané, pour replonger le pays, tout de suite, dans la longue nuit suivante. Telles furent les tentatives de Pierre le Grand, Catherine II, Alexandre I, Alexandre II, Gorbatchev.

Le premier besoin du Russe, c'est le bien connu : *mon bon plaisir avant tout* (le fameux *svoïévolié*, si bien analysé par Dostoïevsky). Exercer, impunément, son arbitraire au sein d'un État, d'une région, d'une ville, d'une entreprise, d'une bande, d'une famille. La liberté comme *absence* de loi ; le culte de despotes irremplaçables, à tous les niveaux, et par conséquent, le respect du voleur, du tricheur, du voyou, du bandit. Le régime actuel se présente comme une fusion unique entre un banditisme

criminel, un banditisme économique et un banditisme politique, tous ayant le même niveau d'éducation. Ce mongolisme naturel s'accompagne d'un mongolisme culturel. Pouchkine, Tchaïkovsky, Tolstoï disparaurent, presque entièrement, des horizons de l'immense majorité des Russes. Les connaissances historiques ne vont pas au-delà des quinze dernières années, défigurées, en plus, par une propagande sottise, haineuse, unilatérale.

L'intelligentsia, de moins en moins nombreuse, est écartée des débats publics et retourne dans ses cuisines, pour se livrer aux lamentations, dont se moque cette fripouille de moujik, content de voir le pays dirigé par des fripouilles de la même nature, du même acabit que lui-même. La vue d'une classe dirigeante plus délicate que ses propres bandes de voyous l'agace et l'incommode. D'où le soutien sincère, dont bénéficie la mafia au pouvoir.

Paradoxalement, l'américanisation des mœurs économiques est pour beaucoup, dans la brutalité actuelle russe. Aux USA, cette rudesse est tempérée par une Justice indépendante et une Loi précise. En Russie, la justice est au service des clans mafieux et la loi est détournée au profit des puissants.

Les mots *liberté* et *démocratie* y devinrent injurieux. Le mot *souverain* prit une coloration élogieuse inattendue. Des personnages ignares, violents, grossiers envahirent la scène publique. Une poignée d'intellectuels, survécus aux purges, en est écartée. Aucun débat impartial, aucune référence au savoir scientifique, à la compétence, à l'intelligence. Le voyou loyal règne sans partage.

Que peut-on souhaiter à ce malheureux pays ? - jusqu'à présent, seul un régicide par les comtes Orlov ou Pahlen pouvait infléchir les courants barbares. Mais, aujourd'hui, en absence de toute élite, aristocratique ou

intellectuelle, tout coup d'État débouchera, inévitablement, sur une guerre civile absurde et sanglante.

L'Europe sent cette dérive russe, mais l'interprète mal et, surtout, en voit de fausses origines, réduites à la volonté de domination ou d'expansion, au lieu de se soucier des droits de l'homme et des libertés individuelles dans ce pays. Une franche russophobie sévit dans les têtes des dirigeants européens. L'ignorance de l'Histoire, le désintérêt pour une libéralisation dans un pays, voué, d'avance, à la servitude, le besoin d'un ennemi fortement antipathique – tels sont les ressorts principaux de la politique européenne, face à la Russie. C'est beaucoup plus facile à assumer, face à son opinion publique, que de se consacrer à la chasse des barbus fanatiques islamistes. Ces derniers profiteront de cette déviation politique irresponsable, pour semer de plus en plus de terreur et de chaos dans cette Europe, privée d'idéaux, de valeurs et de stratégie globale. On peut amadouer un voyou, à l'amour-propre blessé mais avide de reconnaissance et de biens matériels, on n'arrivera jamais à calmer un fanatique ascétique, prêt à donner sa vie, pour faire mal à un ennemi irréductible.

Hélas, je ne verrai ni une Russie démocratique et apaisée, ni une France, dirigée par des Chateaubriand ou Lamartine, ni même par des de Gaulle ou Mitterrand. Mais tandis que le voyou civilisé ne brisera pas l'équilibre socialo-économique de son pays ; le voyou barbare enfoncera davantage son pays arriéré dans le cloaque de la corruption et de l'arbitraire. Je vois en France des îlots très vivaces de culture, de noblesse et d'intelligence ; c'est suffisant, pour entretenir mon optimisme. La Russie ne m'inspire qu'un noir pessimisme, sans aucune issue vers une tolérance, une douceur d'âme ou une ouverture d'esprit.

Sommaire

Avant-Propos	I
<i>Le Monde</i>	3
<i>La Sibérie</i>	18
<i>Moscou</i>	53
Postface	71
Annexe I	
Annexe II	
Annexe III	